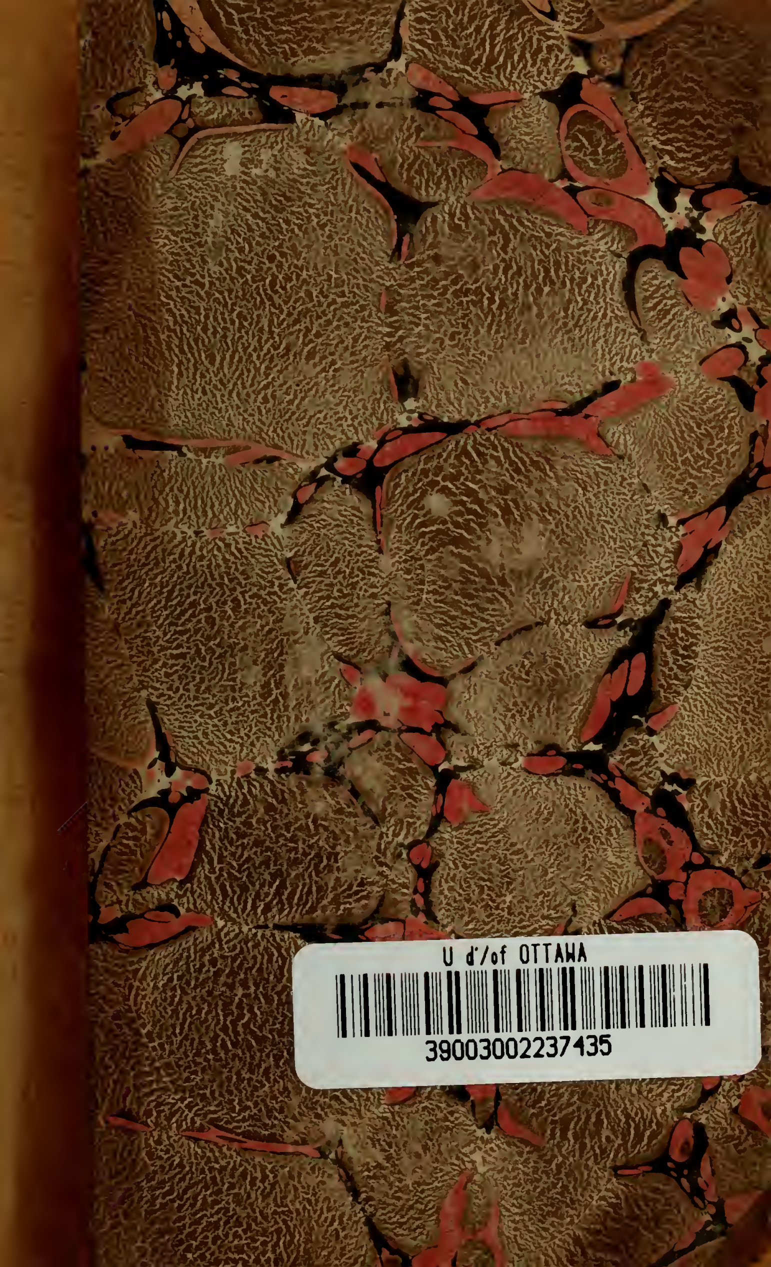
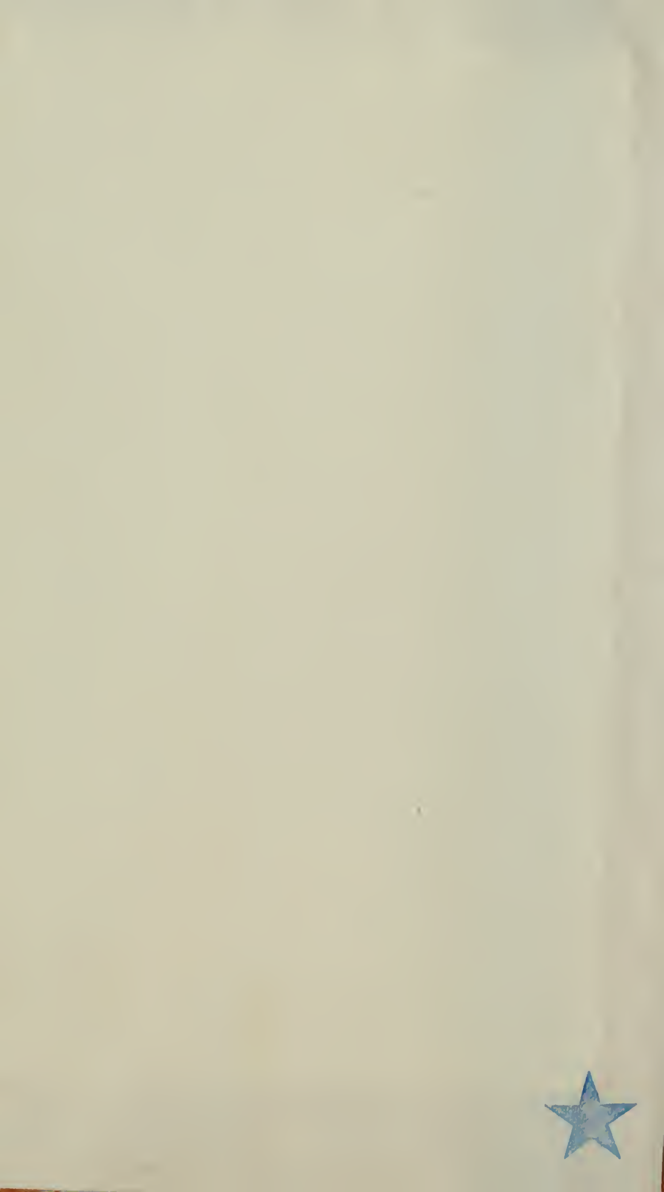
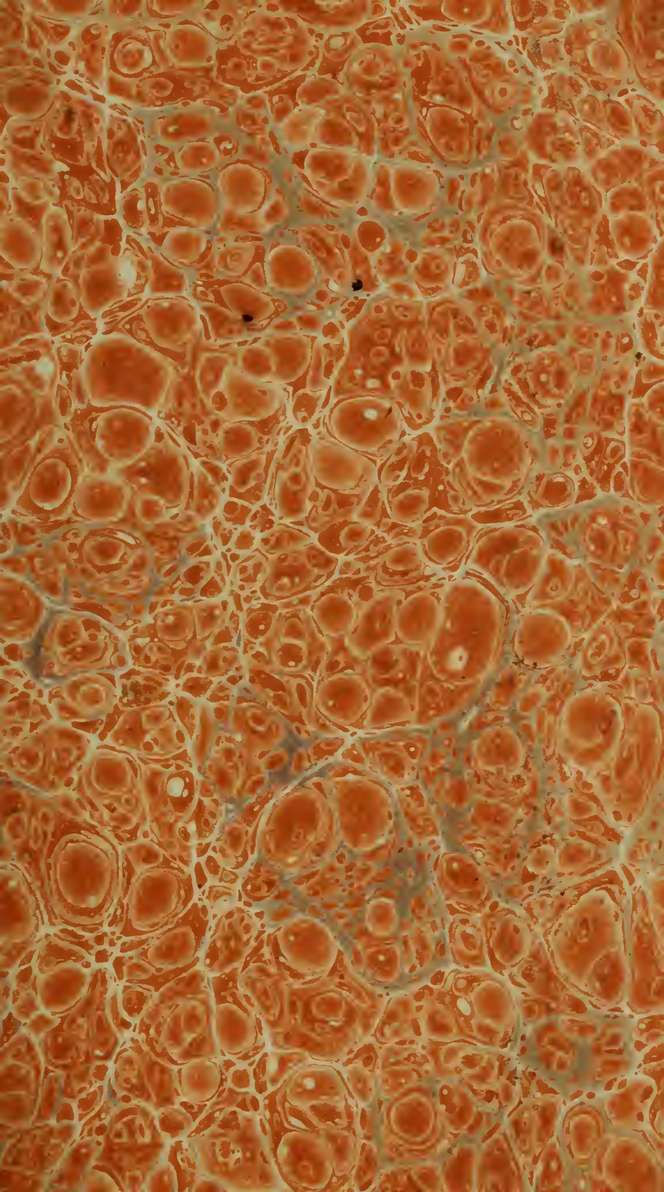

U d'/of OTTAWA
39003002237435







OEUVRES

INÉDITES

DE FLORIAN.

IMPRIMERIE DE HUZARD-COURCIER,
rue du Jardinet, n° 12.

OEUVRES

INÉDITES

DE FLORIAN,

RECUEILLIES

PAR R. C. G. DE PIXERÉCOURT.

TOME TROISIÈME.

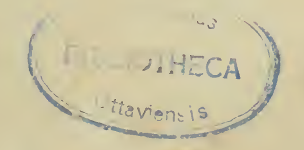
MÉLANGES.

PARIS,

A. BOULLAND ET CIE, LIBRAIRE,

Rue du Battoir-Saint-André, nº 12.

1824.



VIE

DE CERVANTES.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Ce volume paraîtra sans doute piquant par le mérite et la variété des pièces qu'il renferme ; mais si l'on y trouve du charme, lorsque chacune de ces compositions se présente isolément, combien il eût été plus agréable de la trouver en tête ou à la fin de l'ouvrage auquel elle se rattache ! Par exemple, tout ce qui a rapport à Estelle, la variante surtout, gagnerait infiniment à être rapproché de ce déli-

cieux roman, et à ne former qu'un tout avec lui. Il en est de même des autres fragmens qui composent ces mélanges.

Je ne puis m'empêcher d'exprimer encore ici mon vif regret de voir les amateurs privés d'une édition COMPLÈTE des œuvres de Florian. Il est hors de doute qu'avec les additions très considérables que ces quatre volumes d'œuvres inédites répartis sur l'ensemble, y auraient introduites, elle devenait tout-à-fait nouvelle, et aurait obtenu un très grand succès. Mais, comme je l'ai déjà dit dans la préface, il n'a pas dépendu de moi de réaliser ce vœu auquel a dû sourire l'ombre de Florian.

Sur la Vie de Cervantes.

Quand il composa la Vie de Michel Cervantes placée en tête de Galatée, Florian ne possédait pas encore les connaissances qu'il a acquises depuis dans la littérature espagnole. Ayant conçu plus tard le projet de donner une nouvelle traduction de Don Quichotte, il a dû naturellement s'efforcer de mieux connaître l'auteur et ses ouvrages. Il avait donc amassé de nombreux matériaux.

A mesure que ses recherches lui procuraient quelque découverte, propre à redresser une erreur, à rétablir un fait, ou à jeter un nouveau lustre sur le célèbre et mal-

heureux Cervantes, il la consignait sur un exemplaire de Galatée que je possède depuis long-temps, et qui est couvert de notes marginales, et rempli de feuillets intercalés.

Si une mort prématurée n'eût enlevé Florian aux lettres, il aurait certainement donné une nouvelle édition de la vie de Cervantes; le travail considérable que j'ai sous les yeux ne me permet pas d'en douter. C'est ce legs, dont le hasard m'a rendu dépositaire, que je m'empresse de restituer à ses amis.

VIE

DE CERVANTES.

Michel de Cervantes Saavedra, dont les écrits ont illustré l'Espagne, amusé l'Europe, et corrigé son siècle, vécut pauvre, malheureux, et mourut presque oublié. On ignorait encore, il y a peu d'années, quel était le vérita-

Note de l'éditeur. — Tout ce qui est imprimé en lettres italiques, indique les *corrections* ou *additions* faites par Florian. Il se peut que ce changement de caractères, trop répété, blesse la vue du lecteur et fatigue son

ble lieu de sa naissance. Madrid, Séville, Lucène, Alcala, se sont disputé cet honneur. Cervantes, ainsi qu'Homère, Camoëns, et beaucoup d'autres grands hommes, trouva plusieurs patries après sa mort, et manqua du nécessaire pendant sa vie.

L'académie espagnole, sous la protection de son souverain, vient de rendre à la mémoire de Cervantes l'hommage que l'Espagne lui devait depuis trop long-temps : elle a publié une magnifique édition de Don Quichotte. Il semble qu'on ait [*pensé que ce*] luxe typographique pouvait réparer les torts de la nation envers l'auteur. Sa vie est [*en*] tête, écrite, d'après les

attention; mais il était indispensable, pour assurer la propriété du libraire, d'établir une différence entre les parties *inédites* et celle déjà imprimées.

recherches les plus exactes, [*les plus authentiques*], par un académicien distingué. Je suivrai cette autorité pour tout ce qui regarde ces faits, me permettant de parler des ouvrages de Cervantes selon le sentiment qu'ils m'ont inspiré.

Cervantes était gentilhomme, fils de Rodrigue de Cervantes et de Léonor de Cortinas. Il naquit à Alcala de Hénarès, ville de la Nouvelle-Castille, le 9 octobre 1547, sous le règne de Charles-Quint.

Dès son enfance, il aima les livres. Il fit ses études à Madrid sous un célèbre professeur, dont il surpassa bientôt les plus habiles écoliers. La grande science [*d'alors*] était le latin et la théologie. [*Cervantes apprit davantage. Il est aisé de voir, en lisant ses œuvres, qu'il était beaucoup plus*

instruit que les savans de son siècle. Il était très érudit et avait prodigieusement lu; ce qui le prouve, ce sont les citations nombreuses que l'on trouve dans ses ouvrages, et qui ne pouvaient être que le résultat du travail et de la mémoire, dans un temps où les dictionnaires n'étaient pas aussi multipliés que de nos jours. Les parens de Cervantes] voulaient en faire un ecclésiastique ou un médecin, seules professions utiles en Espagne; mais il eut encore ce trait de commun avec plusieurs poëtes célèbres, de faire des vers malgré ses parens.

Une élégie sur la mort de la reine Isabelle de Valois, plusieurs sonnets, un petit poëme appelé Filene, furent ses premiers essais. Le peu d'accueil qu'on fit à ces ouvrages lui parut une injustice: il quitta l'Espagne et alla se

fixer à Rome, où la misère le força [*d'entrer au service d'un*] cardinal (*).

Dégoûté bientôt d'un emploi si peu digne de lui, Cervantes se fit soldat, et combattit avec beaucoup de valeur à la fameuse bataille de Lépante, gagnée par Don Juan d'Autriche en 1571. Il y reçut à la main gauche un coup d'arquebuse dont il fut estropié toute sa vie. Cette blessure lui valut pour récompense d'être mis à l'hôpital de Messine.

[*Malgré tout cela*,] le métier de soldat invalide lui parut encore préférable à celui de poëte méprisé. [*En sortant de l'hôpital*,] il alla s'enrô-

(*) *Cervantes avait été mieux que valet de chambre chez le cardinal Aquaviva.* Cameraro *veut dire un officier de distinction chez un grand.* (Note de Florian.)

ler de nouveau dans la garnison de Naples, et demeura trois ans dans cette ville. Comme il repassait en Espagne sur une galère de Philippe II; il fut pris et conduit à Alger par Arnaute Mami, les plus redouté des corsaires [*le plus barbare envers ses captifs*] (*).

La fortune, qui épuisait ses rigueurs sur le malheureux Cervantes, ne put lasser son courage. Esclave d'un maître cruel, sûr de mourir dans les tourmens s'il osait faire la moindre tentative pour se mettre en liberté, il concerta sa fuite avec quatorze captifs espagnols. On convint de racheter un d'entre eux qui retournerait dans sa patrie, et reviendrait avec une barque

(*) *Il était si cruel que ses compatriotes eux-mêmes le désignaient sous ce nom.*

(Note de Florian).

enlever les autres pendant la nuit. L'exécution de ce projet n'était pas facile; il fallait d'abord amasser la rançon d'un prisonnier, ensuite s'échapper tous de chez leurs différens maîtres, et pouvoir rester rassemblés, sans être découverts, jusqu'au moment où la barque viendrait les prendre.

Tant de difficultés paraissaient insurmontables; l'amour de la liberté vint à bout de tout. Un captif navarrois, employé par son maître à cultiver un grand jardin sur le bord de la mer [*avait creusé depuis long-temps*] dans l'endroit le plus caché, un souterrâin capable de contenir les quinze Espagnols. On gagna, soit par des aumônes, soit à force de travail, la rançon d'un Maïorcain, nommé Viane, dont on était sûr, et qui connaissait parfaitement toute la côte de Barbarie.

L'argent prêt, il fallut six mois pour que tout le monde pût [*se rendre au souterrain. Viane alors se*] racheta et partit après avoir juré de revenir dans peu de temps.

Cervantes avait été l'âme de l'entreprise [*c'était lui qui s'exposait sans cesse pour faire vivre ses compagnons. Aucun d'entre eux n'osait sortir pendant le jour; ce n'était que la nuit qu'ils se hasardaient quelquefois à respirer l'air en tremblant*]. Le jardinier, qui n'était pas obligé de se cacher, avait [*continuellement*] les yeux sur la mer, pour découvrir si la barque ne venait point.

Viane tint parole. Arrivé à Maïorque, il va trouver le vice-roi, lui expose sa commission, et lui demande de l'aider dans son entreprise. Le vice-roi lui donne un brigantin :

Viane, le cœur rempli d'espoir, vole à la délivrance de ses frères.

Il arriva sur la côte d'Alger le 28 septembre de cette même année 1577, un mois après en être parti. Viane avait bien observé les lieux; il les reconnut quoiqu'il fût nuit; il dirigea son petit bâtiment vers le jardin où on l'attendait avec tant [*de crainte et tant*] d'impatience. Le jardinier, qui était en sentinelle, l'aperçoit et court avertir les treize Espagnols. Tous leurs maux sont oubliés à cette heureuse nouvelle; ils s'embrassent, ils se pressent de sortir du souterrain; ils regardent avec des larmes de joie la barque du libérateur. Mais, comme la proue touchait la terre, plusieurs Maures passent et reconnaissent les chrétiens; ils crient aux armes! Viane tremblant reprend le large, gagne la

haute mer, disparaît; et les malheureux captifs, retombés dans les fers, vont pleurer au fond du souterrain.

Cervantes les ranima; il leur fit espérer, il se flatta lui-même que [*sûrement Viane*] reviendrait; mais on ne le vit plus reparaître. Le chagrin et l'humidité de [*cette*] demeure étroite et malsaine [*où ils étaient depuis sept mois, causèrent des*] maladies à plusieurs de ces malheureux. Cervantes ne pouvait plus suffire à nourrir les uns, à soigner les autres, à les encourager tous.

Il se fit aider par un de ses compagnons, et le chargea d'aller chercher des vivres. Celui qu'il choisit, était un traître. Il va trouver le roi d'Alger, se fait musulman, et conduit lui-même au souterrain une troupe de soldats qui enchaînent les treize Espagnols.

Traînés devant le roi, ce prince leur promit la vie s'ils voulaient déclarer quel était l'auteur de l'entreprise. « C'est moi, lui dit Cervantes ; » sauve mes frères et fais-moi mourir. » Le roi respecta son intrépidité ; il le rendit à son maître, Arnaute Mami, qui ne voulut pas faire périr un si brave homme. Le malheureux jardinier navarrois, qui avait fait le souterrain, fut pendu par un pied, jusqu'à ce que le sang l'eût étouffé.

Cervantes, trompé par la fortune, trahi par son ami, rendu à ses premiers fers, n'en devint que plus ardent à les briser. [*Plusieurs*] fois il échoua, et fut sur le point d'être empalé. [*Enfin, son courage irrité osa concevoir le hardi projet de faire révolter tous les captifs chrétiens, et de se rendre maître d'Alger.*] On dé-

couvrit la conspiration, et Cervantes ne fut pas mis à mort : tant il est vrai [*qu'un homme de cœur*] impose même aux barbares.

Il est vraisemblable que Cervantes a voulu parler de lui-même dans la Nouvelle [*du Captif*], l'une des plus intéressantes de Don Quichotte, lorsqu'il dit que « le cruel Azan, roi d'Al-
» ger, ne fut clément que pour un
» soldat espagnol [*appelé*] Saavedra
» qui s'exposa [*plusieurs fois aux sup-
» plices les plus affreux, brava, pour
» se remettre en liberté, les périls les
» plus extrêmes, et*] forma des en-
» treprises qui, de long-temps, ne
» seront oubliées des infidèles. [*Je
» pourrais vous parler long-temps de
» ce soldat, si je ne craignais d'être
» trop prolixe.*] »

Cependant le roi d'Alger voulut

être maître d'un captif si redoutable; il [*disait souvent qu'il ne serait tranquille et sûr de sa capitale que lorsqu'il tiendrait* le manchot espagnol. *Il acheta Cervantes d'Arnaute Mami, ne le traita point mal, mais le resserra étroitement. Cervantes, vers ce même temps, avait écrit en Espagne pour solliciter sa rançon. Sa mère et sa sœur, toutes deux fort pauvres, vendirent tout ce qu'elles avaient, et coururent*] à Madrid porter trois cents ducats aux Pères de la Trinité, chargés de la rédemption des captifs.

Cet argent, qui faisait tout le bien de [*la famille*], était loin de suffire; le roi Azan voulait cinq cents écus d'or. Les Trinitaires, touchés de compassion, complétèrent la somme; et Cervantes fut racheté le 19 septembre 1580, après un esclavage de cinq ans.

De retour en Espagne, dégoûté de la vie militaire, et résolu de se livrer entièrement aux lettres, il se retira près de sa [*mère et de sa sœur*], avec la douce espérance de les nourrir de son travail. Cervantes avait alors trente-trois ans. Il débuta par GALATÉE, dont il ne donna que les six premiers livres, et qu'il n'a jamais achevée. Cet ouvrage réussit assez bien. La même année, il épousa dona Catherine de Palacios; elle était fille de bonne maison, mais pauvre; et ce mariage ne l'enrichit pas. Pour soutenir son ménage, Cervantes fit des comédies : il assure qu'elles eurent beaucoup de succès; mais bientôt il quitta le théâtre pour un petit emploi qu'il obtint à Séville, où il alla s'établir. C'est là qu'il a fait celles de ses NOUVELLES où il dépeint si bien

les vices de cette ville [*opulente*].

Cervantes avait près de cinquante ans lorsqu'il fut obligé de faire un voyage dans la Manche. Les habitans d'un petit village nommé l'Argamazille, prirent querelle avec lui, le [*mirent*] en prison, et l'y laissèrent long-temps. Ce fut là qu'il commença DON QUICHOTTE. Il crut se venger de ceux [*dont il avait à se plaindre*], en faisant de leur pays la patrie de son héros : il affecta cependant de ne pas nommer une seule fois dans son roman le village où on l'avait si mal traité.

Il ne donna d'abord que la première partie de DON QUICHOTTE.

[*Il eut de la peine à obtenir du duc de Bejar, la permission de le lui dédier. Ce duc craignait de compromettre sa réputation et son goût. En*

effet, DON QUICHOTTE *ne réussit point. Peu de personnes le lurent, et tout le monde s'en moquait ou n'en parlait qu'avec mépris. Cervantes connaissait les hommes : il publia, sans y mettre son nom, une petite brochure appelée le* Serpenteau. *Cet ouvrage, qu'il serait très difficile de retrouver aujourd'hui, même en Espagne, semblait être une critique de* DON QUICHOTTE; *mais il insinuait adroitement que ce roman n'était qu'une satire fine et déguisée de certaines personnes puissantes que l'auteur avait voulu peindre sous le masque de ses héros. Dès que Cervantes eut jeté cet appât à la malignité, tout le monde lut* DON QUICHOTTE, *tout le monde y chercha les allusions que la brochure promettait; les éditions se multiplièrent, et le public, étonné de n'y trouver que*

du plaisir, finit par vouloir bien s'en contenter.]

Alors tous les ennemis du bon goût se déchaînèrent contre Cervantes : critiques, satires, calomnies, tout fut mis en œuvre. Plus malheureux par son succès qu'il ne l'avait jamais été par ses disgrâces, il n'osa rien [*imprimer*] de plusieurs années. Son silence augmenta sa misère, sans apaiser l'envie. Heureusement le comte de Lemos et le cardinal de Tolède lui accordèrent quelques secours. Cette protection, que Cervantes a tant fait valoir, lui fut continuée jusqu'à sa mort : mais elle ne fut jamais proportionnée ni au mérite du protégé, ni aux richesses des protecteurs.

Cervantes, impatient de marquer sa reconnaissance au comte de Lemos, lui dédia ses NOUVELLES, qui parurent

huit ans après la première partie de Don Quichotte. L'année suivante il donna son Voyage au parnasse; mais ces ouvrages lui valurent peu d'argent, et les secours du comte de Lemos furent toujours bien faibles, puisque Cervantes [*qui semblait destiné à toutes les humiliations, fut obligé, pour avoir du pain,*] d'imprimer huit pièces que les comédiens refusèrent de jouer.

Cette même année, un Aragonais, [*auteur de mauvaises comédies que Cervantes avait jugées sévèrement, prit pour s'en venger*] le nom d'Avellaneda, et fit une suite de Don Quichotte, [*ouvrage*] pitoyable, sans goût, sans gaîté, sans esprit; mais dans lequel il disait à Cervantes [*les injures et les personnalités les plus grossières. Il lui reprochait sa pau-*

vreté, sa vieillesse et jusqu'à la blessure glorieuse qu'il avait reçue à Lépante.

Cette infamie doit faire excuser le ressentiment qu'en conserva Cervantes, et l'opiniâtre persévérance avec laquelle il revient, dans DON QUICHOTTE, *sur cet auteur aragonais qui s'était caché pour diffamer Cervantes. Cependant il ne daigna pas lui arracher son masque et le nommer, en repoussant ses injures et en le couvrant de ridicule.*

Quoi qu'il en soit, tant d'indignité ne révolta point le public; Avellaneda fut lu.] Cervantes [*lui*] répondit comme l'on [*doit*] répondre à toutes les satires: il publia la seconde partie de DON QUICHOTTE, supérieure encore à la première [*dont elle diffère absolument*].

[Selon toute apparence on avait reproché à Cervantes le trop grand nombre d'épisodes et de coups de bâton; ici point d'épisodes et beaucoup moins de coups; plus d'esprit, plus de raison dans tout ce que dit le héros. On y trouve un mélange continuel et admirable de sagesse et de folie, de sérieux et de comique, de grave et de bouffon. Ce ne sont plus des chevriers, mais des acteurs de tous les états. Tous les personnages sont aimables et bons. Tout est tiré du fond de l'ouvrage. Don Quichotte agit toujours; il parcourt tous les sujets, il parle sur toutes les matières: morale, science, littérature, théâtre, il embrasse tout, et donne sur tout des préceptes excellens].

Tout le monde convint du mérite de Cervantes; mais plus on était forcé de lui rendre justice, moins on était

fâché qu'un rival, même méprisable, insultât celui qu'il fallait admirer. L'Espagne n'est peut-être pas le seul pays du monde où la malignité, si sévère pour les bons ouvrages, [*se montre*] toujours indulgente pour leurs détracteurs. Tant que Cervantes vécut [*on parla d'*] Avellaneda ; dès qu'il fut mort, son ennemi fut oublié.

[*Je ne puis passer sous silence deux anecdotes peu importantes par elles-mêmes, mais qui méritent d'être rapportées parce qu'elles consolèrent Cervantes de l'injustice de sa nation. Tandis que ses ennemis l'abreuvaient d'outrages, un ambassadeur français vint à Madrid avec une suite nombreuse et brillante. Pendant la visite que le cardinal de Tolède rendit à l'ambassadeur, on parla des hommes célèbres dans la littérature espagnole ; les*

Français citèrent Cervantes, comme celui qu'on connaissait, qu'on admirait le plus en France, et ne dissimulèrent point leur surprise, leur indignation, en apprenant que l'Espagne laissait dans l'oubli, dans la pauvreté, un vieillard aussi intéressant, aussi distingué. Ils firent plus; ils voulurent aller eux-mêmes chez l'auteur de DON QUICHOTTE *pour lui rendre, au nom de la nation française, l'hommage dû à son génie.*

L'autre anecdote se passa peu de jours avant sa mort. Il la raconte lui-même avec une grande naïveté, dans le prologue de Persilès et Sigismonde. « Je revenais, dit-il, à » cheval, avec deux de mes amis, » d'Esquivias si célèbre par ses bons » vins, lorsque nous fûmes joints en » route par un jeune écolier, monté » sur un âne, qu'il faisait trotter de

» *son mieux pour cheminer avec nous.*
» *Pardi! Messieurs, nous dit-il, au*
» *train dont vous allez, on croirait*
» *que vous courez un bénéfice. Un de*
» *mes compagnons reprit: La faute en*
» *est au cheval du seigneur Michel*
» *de Cervantes. A ce nom, le jeune*
» *écolier se précipite à bas de son âne;*
» *jetant par terre son manteau, sa*
» *valise, et courant à moi, dont il sai-*
» *sit la main: Quoi! c'est vous! me*
» *dit-il, c'est vous que j'aime, que*
» *j'honore depuis si long-temps, qui*
» *êtes l'honneur de l'Espagne et les*
» *délices de quiconque sait lire! Je lui*
» *répondis en riant: Je ne suis point*
» *tout cela, mais je suis Cervantes.*
» *Ramassez votre valise, et remontez*
» *sur votre âne; nous causerons che-*
» *min faisant. Ce bon écolier m'ac-*
» *cabla de louanges; et moi, pour les*

» *faire cesser, je lui parlai de ma*
» *maladie, dont je lui contai les dé-*
» *tails. Il me regarda, puis me dit*
» *tristement: Seigneur Cervantes, je*
» *crains bien que ce ne soit une hy-*
» *dropisie. Croyez-moi, ne voyez*
» *point de médecin; mangez et ne bu-*
» *vez pas. — On me l'a déjà dit, répli-*
» *quai-je; mais toute l'eau de la mer*
» *n'apaiserait pas ma soif. Je me*
» *meurs, je le sens bien; et, s'il faut*
» *tout vous avouer, je ne compte*
» *guère passer dimanche. Je suis char-*
» *mé d'avoir fait connaissance avec*
» *un homme aussi aimable et aussi in-*
» *dulgent que vous: il était temps, je*
» *vous assure. L'écolier, sans me ré-*
» *pondre, vint m'embrasser, les larmes*
» *aux yeux. Nous arrivions aux portes*
» *de Madrid; il prit par celle de Tolè-*
» *de, moi par celle de Ségovie. Cette*

» petite aventure me fit grand plai-» sir, et c'est sûrement le dernier que » j'aurai. »

C'était au commencement d'avril 1616 *que ceci lui arriva. Il l'écrivait au lit de la mort et finissait le roman de Persilès et Sigismonde. Craignant de n'avoir pas le temps de l'achever, il augmenta son mal par un travail forcé. Bientôt il fut à l'extrémité. Tranquille et calme en mourant, comme il avait été patient dans ses malheurs, sa constance et sa philosophie ne l'abandonnèrent pas un moment. Quatre jours avant d'expirer, il traça d'une main faible, l'épître dédicatoire de Persilès,*] adressée au comte de Lemos, qui arrivait en ce moment d'Italie. [*Je ne connais guère d'épître dédicatoire qui ressemble à celle-là.*]

A DON PEDRO FERNANDÈS DE CASTRO, *comte de Lemos*, etc.

« Nous avons une vieille romance
» espagnole qui ne me va que trop
» bien; celle qui commence par ces
» mots:

» La mort me presse de partir,
» Et je veux pourtant vous écrire, etc.

» Voilà précisément l'état où je
» suis. Ils m'ont donné hier l'extrême-
» onction (*); je me meurs, et je suis
» bien fâché de ne pouvoir vous dire
» combien votre arrivée en Espagne
» me cause de plaisir. La joie que j'en
» ai, aurait dû me sauver la vie; mais

(*) *Ayer me dieron la extrema uncion.*

» la volonté de Dieu soit faite ! Votre
» Excellence saura du moins que ma
» reconnaissance a duré autant que
» mes jours. J'ai bien du regret de ne
» pouvoir pas finir certains ouvrages
» que je vous destinais, comme les
» SEMAINES DU JARDIN, le GRAND BER-
» NARD, et les derniers livres de GALA-
» TÉE, pour laquelle je sais que vous
» avez de l'amitié : mais il faudrait
» pour cela un miracle du Tout-Puis-
» sant, et je ne lui demande que
» d'avoir soin de Votre Excellence.

» A Madrid, ce 19 avril 1616.

» MICHEL DE CERVANTES. »

Il mourut le 23 du même mois, âgé de soixante-huit ans et six mois. Le même jour Shakespeare mourut à

Strafford, dans le comté de Warwick.

L'homme qui s'est conduit chez les Algériens comme nous l'avons vu, qui a fait Don Quichotte, et qui écrit en mourant la lettre que l'on vient de lire, n'était pas un homme ordinaire.

DES OUVRAGES

DE CERVANTES.

Les premières poésies de Cervantes ne sont pas très connues, et ne méritent guère de l'être. Ses sonnets, ses élégies, se ressentent trop du goût de son temps. Son plus bel ouvrage, celui qui a fait sa réputation, c'est Don Quichotte.

La raison, la gaîté, la fine ironie répandues dans cet ouvrage, [*la variété, la vérité des caractères*], la pureté, le naturel du style, ont rendu ce

livre immortel. Je sais qu'il ne plaît pas également à tous les lecteurs français qui ne le lisent pas en espagnol : c'est la faute [*des traducteurs ; ils sont*] trop loin de l'élégance, de la finesse de l'original. Il semble [*qu'on*] ait regardé Don Quichotte comme un roman [*dont le seul mérite était de faire rire. On n'a pas vu qu'il renfermait une philosophie profonde, qu'il était peut-être égal à l'Arioste, pour la richesse, le feu de l'imagination, l'intérêt des épisodes, et le charme de la diction. On*] a rendu le mot espagnol par le mot français [*qu'on*] trouvait dans le dictionnaire, sans comparer, sans choisir : [*on*] a oublié que, surtout dans le comique, aucun mot n'a de synonyme, qu'un seul est le bon, que tout autre est mauvais.

La manière dont [*on*] a traduit les

morceaux de poésie, qui sont en grand nombre dans DON QUICHOTTE, ferait penser que les vers espagnols sont ridicules. Cependant ils sont presque tous agréables, [*quelquefoïs un peu*] recherchés : mais Cervantes écrivait pour sa nation, dont le goût ne ressemble pas au nôtre; et [*ses*] traducteurs, qui écrivaient pour nous, pouvaient, en conservant les pensées de Cervantes, affaiblir quelques comparaisons, adoucir quelques images, et surtout donner de la douceur et de l'harmonie à [*leurs*] vers. [*Peut-être aussi ne fallait-il pas songer à être littéral.*] (*)

Presque tous les livres étrangers

(*) *Note de l'éditeur.* C'est ce que Florian a fait plus tard et avec intention. J'ai sous les yeux une note de sa main qui le justifiera au-

nous paraissent trop prolixes : Don Quichotte même a des longueurs et des traits de mauvais goût [*que l'on pouvait*] retrancher sans craindre le reproche de n'être pas exact. Quand on traduit un ouvrage d'agrément, la traduction la plus agréable est à coup sûr la plus fidèle.

Malgré tous ces défauts, l'ouvrage

près de ceux de ses lecteurs qui l'ont accusé de n'avoir pas traduit littéralement.

« *Ma manière pour traduire* Don Qui-
» chotte *a été celle-ci: J'ai lu attentivement*
» *chaque chapitre, je me suis bien pénétré*
» *de l'impression que me faisait éprouver*
» *chaque morceau, et j'ai tâché que dans*
» *la traduction mon lecteur retrouvât ces*
» *mêmes impressions. Voilà la seule fidé-*
» *lité dont je me suis piqué. Qu'on ne me*
» *demande pas celle des mots.* »

est si bon par lui-même, les épisodes si intéressans, les aventures si [*divertissantes*], que tout le monde le connaît, tout le monde le relit; nos tapisseries, nos tableaux, nos estampes, nous offrent partout Don Quichotte, et il n'est point d'enfant qui ne rie en reconnaissant Sancho Pança.

Les Nouvelles de Cervantes ne valent pas Don Quichotte à beaucoup près. Il en a fait douze, et quatre seulement [*me semblent*] dignes de lui: Le Curieux impertinent, qu'il a inséré dans Don Quichotte; Rinconet et Cortadille, tableau grotesque, mais vrai, des fripons de Séville; La Force du sang, la plus intéressante, la mieux conduite de toutes; et Le Dialogue des deux chiens. Cette dernière est une critique charmante, pleine de philosophie et de gaîté: les mœurs espa-

gnoles y sont peintes avec tout le naturel et tout l'esprit de Cervantes. On nous a donné il y a quelques années, une traduction française de ces douze Nouvelles. Il faut les lire dans l'original.

Le Voyage au Parnasse est un ouvrage en vers, divisé par chapitres. Cervantes feint qu'Apollon, menacé par des légions de mauvais poëtes, envoie Mercure en Espagne, rassembler tous ses favoris, pour les conduire à la défense du Parnasse. Mercure vient trouver Cervantes, et lui montre la liste de ceux qu'Apollon appelle, et de ceux qu'il faudra combattre. On sent combien cette fiction peut prêter à un homme d'esprit que des sots ont outragé, [*et combien elle dut augmenter le nombre de ses ennemis. Cervantes y parle de lui-même, et ne s'y traite pas avec vanité. Il raconte*

que lorsque les poëtes choisis furent arrivés au Parnasse, Apollon assigna la place de chacun; Cervantes resta seul debout, et s'en plaignit, en alléguant tout ce qu'il avait fait; ce fut en vain : le dieu, sans lui marquer de place, lui dit de plier son manteau et de s'asseoir dessus. « Hélas! répondit » tristement Cervantes, je n'ai pas » même de manteau.] »

Cet ouvrage n'est pas très agréable et ne peut être piquant pour nous; je n'en connais point de traduction, non plus que de ses comédies.

Elles sont au nombre de huit, et Cervantes dit dans son prologue qu'il en a [*composé*] vingt ou trente. Cette incertitude paraîtra singulière à ceux qui savent combien une comédie est difficile à faire.

Je les ai toutes lues avec attention

aucune n'est supportable. [*Peu*] d'intérêt, point de conduite, souvent de l'esprit, [*de l'imagination,*] toujours de l'invraisemblance; voilà le fond de toutes ces pièces. [*On en pourra juger par les extraits que je vais offrir.*]

L'HEUREUX RUFIEN, [*comédie*]. Le héros, après avoir été, au premier acte, le plus grand coquin de Séville, se fait [*dominicain*] au Mexique dans le second acte; il est l'exemple du couvent. Il a de fréquens combats sur le théâtre avec le diable, et demeure toujours vainqueur. Appelé pour exhorter au lit de la mort une dame du pays, dont la vie a été fort déréglée, le père Crux, c'est ainsi qu'il s'appelle, la presse en vain de se confesser; la malade s'y refuse, elle se croit trop coupable pour espérer son pardon. Alors le père Crux, qui veut la sauver

de l'impénitence finale, lui propose de se charger de ses péchés, et de lui donner ses mérites. Le troc se fait, le marché se signe, la mourante se confesse, les anges viennent recevoir son âme; les diables s'emparent du [*moine*], qui voit tout son corps couvert d'un ulcère épouvantable. Au troisième acte, il meurt, et fait des miracles.

LE VAILLANT ESPAGNOL, *comédie. Arlaxa, femme de qualité chez les Maures, a enflammé par sa beauté Alimazet, guerrier fameux. Elle l'aime ; mais elle a tant entendu vanter don Fernand, Espagnol de la garnison d'Oran, qu'elle dit à Alimazet qu'elle ne lui donnera sa main que le jour où il aura vaincu ce redoutable Espagnol. Le brave Alimazet part pour aller défier don Fernand. Il arrive à Oran; il fait son défi très noble-*

ment; mais le gouverneur défend à à don Fernand d'accepter le combat.

Alimazet attend hors des murs son ennemi, qui ne vient point. Nacor, autre mahométan, lâche rival d'Alimazet, vient lui persuader de se retirer, et retourne avec lui auprès d'Arlaxa. Là, Nacor dit à celle-ci qu'Alimazet n'a osé attendre don Fernand. Alimazet a beau se défendre et traiter Nacor comme il le mérite, Arlaxa ne sait lequel croire, lorsqu'on amène un prisonnier espagnol. C'est don Fernand, qui, outré de fureur de n'avoir pu répondre au cartel d'Alimazet, a franchi les murs d'Oran, et a été pris par un parti de Maures. Il cache son nom, mais il est reconnu par un Espagnol captif, qui lui promet le secret. Il rend justice à Alimazet, sans toutefois se

faire connaître, et promet de lui procurer l'honneur de se mesurer avec don Fernand dans un combat singulier, etc.

Cette pièce, sans unité de lieu, de temps, ni d'action, n'offre point d'intérêt; ce sont des combats, des défis, des déguisemens, du mauvais comique de la part d'un soldat qui a faim et qui demande pour les âmes du purgatoire, etc.; mais il y a du spectacle et des tableaux guerriers qui doivent plaire à des spectateurs espagnols.

LA FORÊT DES ARDENNES. *Cette pièce est plutôt un opéra à grandes machines qu'une comédie.*

L'empereur Charlemagne et tous ses paladins, Angélique et Marphise, en sont les acteurs. La Curiosité, le Désespoir, la Jalousie, Vénus, Cupidon, un Ange, la Castille, et la Peur, y

sont personnifiés. Ce qu'ils disent est assurément le meilleur de la pièce, car il y a de la finesse et de l'énergie. Des bergers sont les comiques de l'ouvrage. Deux d'entre eux, qui ont de l'esprit, se moquent de leur rival qui est préféré parce qu'il est riche, et lui jouent un tour assez plaisant : celui du perroquet. Du reste, point d'unité, point d'intérêt, point d'intrigue ; mais en revanche, des enchantemens, des combats, et beaucoup de spectacle.

LES BAGNES D'ALGER. *Cette pièce sans unité de lieu, de temps ni d'action, offre cependant des momens d'intérêt, du comique et quelquefois des tirades de bon goût. La première scène est en Europe, et la sixième en Afrique. On y voit un village surpris de nuit par des corsaires ; les habitans faits esclaves et conduits à Alger ; une*

femme enlevée à son époux, qui se fait prendre pour être avec elle ; un vieillard et ses deux petits enfans âgés de 7 à 8 ans, enchaînés et traités avec toute l'inhumanité qui caractérise ces barbares. Le fils aîné du vieillard, qui jadis s'est fait renégat, est celui qui livre le village aux infidèles, et par conséquent celui qui fait son père et ses frères esclaves. Ce scélérat est assassiné par un autre renégat qui revient à la religion et se fait empaler pour ce meurtre. Ce martyr n'est pas le seul de la pièce. L'un des petits enfans du vieillard, nommé Francisquitto, est sollicité par le cadi de renoncer à sa religion : il lui répond avec fermeté, gaîté, et surtout avec une naïveté charmante. Pour prix de ses grâces et de son courage, on le fait périr sous les coups de fouet. Ses re-

liques sont emportées en Espagne à la fin de la pièce.

Cervantes a mis en action, dans cette prétendue comédie, l'histoire de l'esclave que l'on trouve dans Don Quichotte, *et qu'il assure être véritablement arrivée.*

Une Maure, nommée Zara, qui veut se faire chrétienne, donne de l'argent à un prisonnier espagnol, nommé don Lopez, par le moyen d'un mouchoir attaché à une canne blanche. Don Lopez se rachète, ainsi que ses compagnons et enlève sa belle Maure; c'est la principale intrigue de la pièce. La Sainte Vierge aide au dénoûment par un miracle. Au milieu de cette comédie, il s'en joue une autre dans le genre pastoral, que les chrétiens représentent en réjouissance de ce qu'ils ont entendu la messe le jour de Pâques. L'é-

poux et l'épouse captifs enflamment leurs maîtres, chacun de leur côté; cela produit quelques scènes d'un bon comique, où Cervantes déploie son talent pour le dialogue à double sens, talent qu'il possède au suprême degré. Enfin les chrétiens se délivrent.

Le comique de cette pièce consiste dans un sacristain pris aussi par les Maures, et qui se donne pour musicien, parce qu'il sait sonner les cloches; il devient esclave d'un janissaire; il fait enrager un juif, le traite avec le dernier mépris, lui vole un enfant; enfin leur joue tant de tours, que les juifs se cotisent pour le racheter. On fait un petit massacre de chrétiens, parce qu'on a vu en l'air des prodiges. Enfin, Cervantes, qui avait été captif à Alger, a voulu représenter à ses concitoyens, la fidèle

image des horreurs que l'on fait souffrir aux chrétiens. Il n'a pas négligé ni oublié la moindre circonstance des mœurs maures, de leurs fêtes, de leurs noces, etc. Ce tableau a dû paraître infiniment intéressant à des spectateurs espagnols, exposés tous les jours au même péril.

INTERMÈDE DU JUGE DES DIVORCES. *Rien de joli. Un vieillard et sa femme, un soldat et la sienne, un chirurgien et son épouse, un portefaix et une poissarde, viennent demander le divorce par des motifs qui ne sont plaisans que pour le peuple. L'intermède finit par un divertissement et une chanson assez jolie.*

LA MAISON DE JALOUSIE *et les autres soi-disant comédies de Cervantes, ne méritent pas même les honneurs de l'analyse. Celles que j'ai extraites*

sont les meilleures ; que l'on juge du reste. J'y ai remarqué toutefois un passage relatif à l'art du comédien, et qui pourra être utile aux personnes qui exercent cette profession.

TRADUCTION d'un morceau d'une comédie de Cervantes.

Je sais combien il est difficile de rassembler toutes les qualités nécessaires pour former un bon comédien. Les deux premiers points sont une mémoire heureuse et un bel organe. Si l'on se destine aux rôles d'amoureux, il faut encore une belle figure et une voix agréable. Voilà ce que la nature doit faire pour le comédien ; mais quand il a ces dons de la nature, il ne possède encore rien, si l'art, si l'étude ne lui viennent apprendre qu'il faut être aussi loin de l'enflure que

du bas, de l'affectation que de la négligence. C'est à force de travail qu'il paraîtra n'avoir pas travaillé; c'est à force de réflexions qu'il saura s'identifier avec son rôle, ressusciter l'homme qu'il représente, et faire revivre une action qui resterait morte sans lui. Une fois parvenu à cette perfection, devenu maître de toutes les sensations de ses spectateurs, le comédien les fera passer rapidement, sans qu'ils s'en aperçoivent, ou malgré eux, des pleurs à la joie, de l'espérance à la crainte; il tiendra leurs cœurs dans sa main, et en disposera tellement que toutes les passions qui se peindront sur son visage, iront se réfléchir, comme dans un miroir, sur celui des spectateurs.]

Nous avons encore de Cervantes huit petites pièces, que les Espagnols

appellent ENTREMESES. Ces ouvrages valent mieux que ses comédies. Presque tous ont du comique et du naturel ; quelques-uns sont [*un peu*] libres, mais deux surtout sont charmans : l'un, appelé LA CAVE DE SALAMANQUE, est précisément notre SOLDAT MAGICIEN ; on a calqué l'opéra-comique français sur l'ouvrage espagnol : l'autre, nommé LE TABLEAU MERVEILLEUX, a fourni à Piron l'idée d'un opéra en vaudeville, LE FAUX PRODIGE, beaucoup moins joli que la petite pièce de Cervantes.

PERSILÈS ET SIGISMONDE, dont nous avons deux traductions assez peu fidèles, est un long roman chargé d'épisodes et d'aventures presque toujours incroyables. Il semble que Cervantes ait voulu imiter les anciens romans grecs, estimés encore et admirés au-

trefois. Mais toute son imagination, qui n'a jamais peut-être autant brillé que dans PERSILÈS, ne peut rendre ses héros intéressans : leurs courses inutiles, leurs dangers invraisemblables, ce mélange continuel de dévotion et d'amour, ont empêché ce livre d'atteindre à la réputation de son auteur. Cependant l'élégance du style, la vérité de quelques tableaux et l'épisode de Ruperte suffiraient pour le rendre précieux.

Il me reste à parler de GALATÉE, qui fut son premier ouvrage. Dans le temps qu'il l'écrivit, l'Espagne était la nation du monde la plus galante : l'amour faisait l'unique occupation des Espagnols, et le sujet de tous leurs livres. Montemayor, célèbre poëte, venait de donner un roman de DIANE, que l'on a traduit en français. Cet ouvrage eut un grand succès, et

le méritait à quelques égards : un style pur, beaucoup d'esprit, de la douceur, du sentiment, une poésie souvent enchanteresse, et la naïveté touchante qui règne surtout dans la Nouvelle du Maure Abindarraès, rachètent aux yeux des connaisseurs le fond d'invraisemblance, les histoires de magie et le manque d'action que l'on reproche à la Diane de Montemayor.

Cervantes, qui connaissait tous ces défauts, comme on peut le voir dans l'Examen de la Bibliothèque de Don Quichotte, en évita quelques-uns dans Galatée, mais ne les évita pas tous. Ses aventures sont plus naturelles, ses personnages plus intéressans; mais son style, et surtout ses vers, le mettent au-dessous de Montemayor. Gâté par le malheureux goût de scholastique qui régnait alors, Cervantes

fait disserter ses bergers comme s'ils étaient sur les bancs. Ils prononcent de longs traités pour ou contre l'amour; ils y citent Minos, Ixion, Marc-Antoine, Rodrigue, tous les héros de la fable et de l'histoire. Si Tircis veut consoler son ami de ce qu'il ne peut rien obtenir de sa bergère, il lui parle ainsi (*) : « On dit partout que Gala-» tée est encore plus belle qu'elle » n'est cruelle; mais on ajoute que sur » toutes choses elle est spirituelle. » Or, si c'est la vérité, comme elle

(*) *Mas fama tiene Galatea de hermosa que de cruel; pero sobre todo se dice que es discreta; y si esto es la verdad, como lo deve ser, de su discrecion nace el conocerse, y de conocerse estimarse, y de estimarse no querer perderse, y de no querer perderse viene el no querer contentarte.* Galatea, lib. II, p. 68.

» doit l'être, il s'ensuit de son esprit, » qu'elle doit se connaître elle-même; » de cette connaissance, qu'elle doit » s'estimer; de cette estime, qu'elle » ne veut pas se perdre; et de cette » volonté, qu'elle ne veut pas céder à » tes désirs. »

Dans un autre endroit, un amant éloigné de sa maîtresse, dit en vers (*): « Quoique je paraisse voir, entendre » et sentir, je ne suis qu'un fantôme » formé par l'amour et soutenu par » la seule espérance. »

Dans tout l'ouvrage, le soleil n'éclaire le monde qu'avec la lumière qu'il reçoit des yeux de Galatée (**).

(*) *Y aunque muestro que veo, oigo, y siento,*
Fantasma soi por el amor formada,
Que con sola esperanza me sustento.

(**) *Ante la luz de unos serenos ojos*
Que al sol dan luz con que da luz al suelo.

En voilà bien assez pour donner une idée du mauvais goût qui régnait alors, et auquel Cervantes lui-même n'a pas échappé. Mais au milieu de [*ce mauvais goût*], on trouve des idées [*douces*], du sentiment vrai, bien exprimé, des situations attachantes [*et toujours l'imagination et l'esprit aimable de l'auteur*]. Voilà ce qui m'a fait choisir GALATÉE, pour en donner une imitation. Jusqu'à présent, personne ne l'a traduite, et ce roman est absolument inconnu aux Français.

Comme il est très possible que mon travail ne réussisse point, je dois, pour la gloire de Cervantes, convenir ici de tous les changemens que j'ai faits à son ouvrage. GALATÉE, dans l'original, a six livres et n'est point achevée : j'ai réduit ces six livres à trois, et je

l'ai finie dans un quatrième. Presque nulle part je n'ai traduit; les vers surtout ne ressemblent à l'espagnol que dans les endroits cités. Je n'ai pris que le fond des aventures, j'y ai même changé des circonstances, quand je l'ai cru nécessaire : j'ai ajouté des scènes entières, comme le troc des houlettes dans le premier livre; la fête champêtre et l'histoire des tourterelles dans le second; les adieux au chien d'Elicio dans le troisième; le quatrième en entier est de mon invention.

On me reprochera sans doute le trop grand nombre d'épisodes et le peu d'évènemens qui arrivent à Galatée. Dans Cervantes, il y a deux fois plus d'épisodes, et Galatée paraît beaucoup moins. Montemayor a fait la même faute dans sa Diane, qui

n'est proprement qu'un recueil d'histoires différentes. Tel était le goût du siècle; tels ont été nos grands romans français, si long-temps à la mode, et dont les auteurs avaient pris les Espagnols pour modèles. Quant aux batailles, aux duels, qu'on sera peut-être étonné de trouver dans un ouvrage pastoral, c'est un tribut que Cervantes payait à sa nation. Je ne connais point de roman, point de comédie espagnole sans combats. Ce peuple, un des plus vaillans de l'Europe, et sans contredit le plus passionné, a besoin, pour qu'un livre l'amuse, d'y trouver des récits de guerre et d'amour. D'ailleurs, on doit pardonner à Cervantes, qui avait eu lui-même des aventures extraordinaires, d'avoir imaginé qu'elles seraient vraisemblables dans un roman.

PLAN D'UN OPÉRA

INTITULÉ

CERVANTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le bagne d'Alger. Plusieurs captifs espagnols, traînant au pied un bout de chaîne, vêtus de camisoles et pantalons bleus, remplissent le bagne. Chœur des captifs, qui doit exprimer la douleur et le désespoir. Un d'entre eux leur parle de Cervantes, qui est esclave d'un Al-

gérien nommé Arnaute Mami, et vient tous les jours consoler ses frères. Cervantes, après avoir échoué dans trois conjurations pour se mettre en liberté avec eux, a formé un quatrième plan dont il regarde le succès comme sûr; les captifs répondent qu'ils n'espèrent plus, que Cervantes n'est pas venu depuis deux jours, que sans doute il les abandonne, et continuent le chœur. Ce chœur est interrompu subitement par l'arrivée du gardien du bagne, qui, d'une voix terrible, ordonne à quatre esclaves d'aller travailler aux chemins, à quatre autres d'aller faire tourner la meule, à deux autres d'aller à l'eau etc.; menaces et ignominies que supportent les malheureux captifs; il n'en reste que la moitié. Le gardien s'en va. Le chœur reprend. Cervantes arrive; on l'entoure, on

lui demande pourquoi on ne l'a pas vu depuis deux jours. Il rend compte de ses travaux, de sa gêne chez son maître. Il ne veut pas se rendre suspect, il a été travailler au souterrain où ils doivent se rassembler pour leur grand dessein. Explication bien claire de ce projet, qui consiste à creuser dans un bois, non loin de la mer, un souterrain capable de les contenir tous. Il faut deux ans pour cela. Pendant ce temps ils tâcheront de gagner assez d'argent pour racheter un d'entre eux qui s'en ira en Espagne, et reviendra les prendre avec une corvette ou barque armée que le premier gouverneur espagnol lui donnera sur le témoignage de Cervantes. On lui dit que ce moyen est impraticable; il leur prouve qu'il est sûr. On lui dit qu'il est trop long; il répond: Dix ans

de souffrances pour un seul jour de liberté, ce seul jour n'est pas trop payé. Il chante un air plein de force, de philosophie et de courage. Il persuade et console tous ses frères. On lui dit que c'est lui qu'on veut délivrer pour qu'il vienne chercher les autres ; il s'y oppose, il dit qu'il restera comme étant le plus utile. Enfin son éloquence, sa gaîté, son amour de la liberté, électrisent toutes les âmes. Chœur général pour exprimer l'espérance et la joie qui les animent. Le gardien revient, il mène tous les captifs au travail du port, parce qu'on a découvert une flotte espagnole qui croise à la hauteur d'Alger, et dont on suspecte les desseins. Tout le monde part, à la réserve de Cervantes et de deux captifs ses amis, qui appartiennent à Arnaute Mami. Scène entre eux

trois, où Cervantes développe son caractère. Il n'est plus si gai; il voit tous les dangers de l'entreprise, toutes ses lenteurs; mais il le cache aux captifs. Son air sera plein d'èsprit et de pensées philosophiques. A la fin de la scène, on voit paraître à une jalousie placée à la muraille du bagne, dans le fond du théâtre, une canne au bout de laquelle pend un mouchoir blanc qui paraît contenir quelque chose; la canne se balance et se baisse. Étonnement des trois captifs. L'un deux va pour prendre ce mouchoir, la canne se lève; l'autre y va de même, la canne se lève encore. Tout cela doit être mêlé de dialogue. Cervantes à son tour y va; la canne tombe à ses pieds; il regarde, trouve dans le mouchoir mille écus d'or et une lettre. Surprise et joie; son premier mouvement est

de distribuer l'or à tous les captifs, pour en faire la rançon de celui qu'on veut délivrer. Ses amis le pressent de lire la lettre; cette lettre, d'un style extrêmement naïf, s'adresse à lui; elle est conçue en ces termes: « Je suis » Française, jeune, bonne, et l'on dit » que je suis jolie. J'ai été achetée » dès l'enfance par le visir du dey » d'Alger, qui m'élève dans l'escla- » vage : il m'aime et veut m'épouser; » moi, je ne l'aime pas, et j'aime » mieux être esclave. Il m'a donné » pour me servir une captive es- » pagnole qui m'a appris la langue » de ton pays, et m'a fait lire un de » tes ouvrages. Cet ouvrage m'a char- » mée; je t'ai entendu nommer dans » le bagne; depuis ce temps, je suis » toujours à la fenêtre derrière la ja- » lousie, pour te regarder. Je t'aime

» et t'aimerai toujours. Veux-tu m'é-
» pouser ? je serai heureuse. Dis-moi
» oui, je te croirai. Dans ce cas, avec
» l'or que je t'envoie, il faudrait tâ-
» cher d'acheter une barque, et ve-
» nir ce soir à minuit, au jardin du
» visir, où je dois aller passer le prin-
» temps. Je serai prête à minuit; je
» m'en irai avec toi et j'emporterai
» mes diamans; j'en ai beaucoup : ils
» sont pour toi. Si tu acceptes, tâche
» de me le faire savoir d'une manière
» sûre. »

A cette lecture, transports de joie des trois captifs. Cervantes tient conseil avec ses deux amis. Comment acheter une barque ? ils ne le peuvent pas étant esclaves. Il faut se confier à quelqu'un : Cervantes parle d'un renégat qui vient bien souvent les voir ; les autres n'aiment pas ce re-

négat. Cervantes l'excuse, raconte qu'il était enfant lorsqu'on lui fit prendre le turban. Il développe l'indulgence de son caractère, apanage de la vraie philosophie, qui ne va jamais sans la bonté. Le renégat arrive, vêtu en Maure; il vient demander à Cervantes un certificat qui atteste qu'il a toujours regretté sa patrie. Scène de finesse et de prudence de la part de Cervantes; qui, content du renégat, se confie à lui, lui donne l'argent, le charge d'acheter la barque, et convient qu'à minuit précis, il se rendra avec tous ses compagnons devant le jardin du visir. Parole donnée; tout est convenu. Quatuor mystérieux. Le renégat part pour aller acheter la barque. Les amis de Cervantes lui reprochent sa trop grande confiance; il leur explique comme souvent elle est

prudence, leur détaille ses motifs en homme qui connaît ses semblables, et leur recommande de cacher leurs soupçons. Tous les esclaves reviennent; Cervantes les réunit; leur ordonne de se rendre à minuit, par divers chemins, sous les murs du jardin; leur apprend qu'il a acheté des armes avec l'argent dont il était dépositaire, parce que d'abord il fallait s'assurer les moyens de combattre et de mourir, s'ils eussent été découverts. Transports d'admiration et de reconnaissance pour cet homme étonnant. Chœur général en sourdine sur leurs projets. Cervantes s'en va; ils sortent tous par différens côtés.

FIN DU PREMIER ACTE.

Note de l'éditeur. — Je n'ai pu trouver la uite de ce plan; j'ignore si Florian l'a terminé.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Je publie la correspondance suivante pour faire voir que feu Geoffroy se défendait déjà, en 1783, du titre d'abbé que, pendant plus de trente ans après, on s'est obstiné à lui donner.

J'ai voulu aussi mettre les lecteurs à même de prononcer entre Geoffroy et Gaillard. (*) La logique du premier est toujours serrée et

(*) Voyez la lettre au sujet d'Estelle, page 95 de ce volume.

concluante, il est rarement en défaut; mais qu'il est pointilleux, querelleur et tranchant! Au contraire, que de bonté, d'onction, que de grâce dans la manière de Gaillard! Sa lettre est charmante; elle suffirait pour le faire aimer de ceux qui ne l'ont pas connu. N'est-ce pas ainsi que devrait s'exercer la critique? Ne serait-elle pas mieux appropriée à la politesse et aux mœurs françaises? Ne se ferait-elle pas mieux entendre? En un mot, ne deviendrait-elle pas utile, au lieu de décourager et de blesser ceux qu'elle frappe quelquefois si rudement? Sans doute l'un est plus facile que l'autre, car fort peu de nos juges actuels en littérature ont suivi les

traces de Gaillard ; tandis que Geoffroy a laissé une foule de successeurs qui ont adopté ses formes, sans avoir hérité de son talent, ni de sa vaste érudition. C'est tout-à-la-fois un tort et un malheur.

Il faut en convenir, Geoffroy a fait ici, sur un motif bien léger, une grande dépense de temps, d'esprit et d'érudition. Il est au moins probable que Cervantes, ancien soldat, cruellement maltraité par la fortune, par les hommes, et pourvu d'un grand fonds de philosophie, a vu venir la mort avec une sorte de plaisir puisqu'elle lui apportait la fin de ses maux, puisqu'elle mettait un terme à sa misère. D'après cette supposition, il a dû voir avec

indifférence tout ce qui se passait autour de lui, et en parler d'après le sentiment qui le dominait alors. Je suis donc disposé à croire la traduction de Florian conforme à l'esprit de Cervantes au moment où il écrivait au comte de Lemos. Mais, en admettant le contraire, n'y a-t-il pas de la malveillance à éplucher ainsi un ouvrage fort agréable et généralement goûté, pour en extraire précisément deux mots (car toute la différence consisterait à dire *on m'a* au lieu de *ils m'ont*), et leur donner une interprétation maligne qui pouvait nuire à Florian, dont le sort dépendait d'un prince très pieux? Le lecteur en décidera.

MA QUERELLE

AVEC L'ABBÉ GEOFFROY,

AU SUJET DE CERVANTES.

LETTRE

à M. l'abbé Geoffroy, auteur de L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Paris 17 décembre 1783.

Je viens de lire, Monsieur, dans votre numéro 37, le compte que vous rendez du roman de *Galatée*. Je suis très reconnaissant des éloges que vous donnez à quelques endroits; mais je ne

puis m'empêcher de vous témoigner ma surprise sur la manière dont vous interprétez un passage de la vie de Cervantes. *Ils m'ont donné hier l'extrême-onction*, vous semble signifier: *Par complaisance pour ceux qui m'environnent, je me suis laissé donner l'extrême-onction.* Vous croyez, ajoutez-vous, *qu'on pourrait parier à coup sûr que Cervantes, en parlant de l'extrême-onction, ne s'est pas servi d'un tour aussi leste et aussi familier*, etc. Ne pariez pas, Monsieur; voici les mots de Cervantes : *ayer me dieron la extrema-uncion*; 1er vol. de l'édition de Don Quichotte d'Ibarra, page 40. *Ayer*, hier; *me dieron*, ils m'ont donné; *la extrema-uncion*, l'extrême-onction. Vous trouverez ces mêmes mots dans l'édition de Don Quichotte en quatre volumes,

faite à la Haye en 1744, dans celle imprimée à Madrid en 1750, dans celle d'Anvers, enfin dans la superbe édition d'Ibarra, en quatre volumes in-quarto. Je les ai toutes, Monsieur, et elles sont bien à votre service.

Je serais tenté de croire, après y avoir mûrement réfléchi, que ces mots, *ils m'ont donné hier l'extrême-onction*, n'ont paru à Cervantes, à ses amis, à toute l'Espagne et peut-être à beaucoup de mes lecteurs, signifier autre chose, sinon que Cervantes avait reçu l'extrême-onction la veille. Vous y voyez une intention maligne; je me hâte de vous assurer, Monsieur, que celui de nous deux à qui l'idée en est venue n'est pas moi. Je n'écrirai jamais rien qui ne puisse être approuvé par l'inquisition d'Espagne, qui a approuvé ce passage. Comme

vous êtes plus sévère que l'inquisition d'Espagne, je n'ose pas me flatter de ne jamais vous alarmer, mais du moins je ne négligerai rien pour me rétablir dans votre estime, et pour vous prouver les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Le ch[er] de FLORIAN.

Réponse à la lettre précédente.

C'est moi, Monsieur, qui vous dois de la reconnaissance pour le plaisir que m'ont procuré quelques détails de votre *Galatée*, ceux surtout qui vous appartiennent. Je ne mérite de votre

part ni remercîmens ni reproches. Si j'ai commis une injustice, l'honneur m'ordonne de la réparer. Je suis tout prêt à insérer dans l'*Année littéraire*, le passage de Cervantes à côté de votre traduction. Je reconnaîtrai très volontiers que vous ne vous êtes permis aucune liberté dans la traduction de ce passage; mais je ne pourrai me dispenser d'ajouter que votre traduction très littérale est en même temps une traduction très infidèle.

Vous n'ignorez pas, Monsieur, que le même tour qui est sérieux et décent dans une langue, est familier et trivial dans une autre. Les Latins emploient souvent dans le style le plus noble, la troisième personne du pluriel, d'une manière vague et indéfinie, comme *ferunt*, *memorant*, etc. On serait très exact, mais très ridicule, si

l'on traduisait: *ils rapportent, ils publient.* Vous pouviez vous épargner la peine de m'expliquer mot à mot une phrase espagnole de la dernière facilité. Vous pouviez surtout abréger le catalogue des éditions où elle se trouve; car je ne conteste point le passage. De quoi s'agit-il donc, Monsieur? de la chose du monde la plus aisée à savoir. Ce tour, *ils m'ont donné hier l'extrême-onction*, est-il familier dans notre langue? le plus simple usage du français suffit pour décider la question.

S'il n'est pas douteux que ce tour a quelque chose de familier en français, il est tout aussi constant que le même tour n'a rien que de grave et de décent en espagnol. J'ai donc eu raison de parier que Cervantes, en parlant de l'extrême-onction, ne s'était pas servi

d'un tour aussi leste et aussi familier que l'est en français celui-ci : *ils m'ont donné hier l'extrême-onction.* Comment donc faut-il rendre en français ces mots, *me dieron*, pour être tout-à-la-fois exact et fidèle ? Comment, Monsieur ? il faut les rendre par, *on m'a donné*, et non pas par, *ils m'ont donné.*

Vous croyez avoir le droit de me dire qu'il n'est pas permis de juger les intentions. Vous m'apprenez, Monsieur, ce que je savais très bien. Mais me refuseriez-vous le droit de vous demander, à mon tour, où et comment, j'ai jugé vos intentions ? J'ai déclaré que, n'ayant pas l'original sous les yeux, *je ne pouvais pas juger* des libertés que vous pouviez vous être données. Juge-t-on, quand on dit qu'on ne peut pas juger ? J'ai ajouté

qu'on pouvait parier à coup sûr que Cervantes, en parlant de l'extrême-onction, ne s'était pas servi d'un tour leste et familier. J'ai jugé alors ce que Cervantes avait écrit, et non pas ce que vous aviez dessein d'écrire. J'ai jugé un fait et non pas votre intention. Si vous pouvez me prouver que *me dieron la extrema-uncion*, est aussi familier en espagnol que l'est en français, *ils m'ont donné l'extrême-onction*, j'ai tort; mais j'ai pour garant du contraire, le caractère de Cervantes, les mœurs de son siècle et la sévérité de l'inquisition, qui, selon vous, a approuvé le passage.

Vous vous plaignez *de ce qu'un Français est plus soupçonneux et plus sévère que l'inquisition d'Espagne*. Je sens, Monsieur, toute la force de cette antithèse; malheureusement c'est mon

métier. Vous m'attaquez avec votre esprit et vos grâces ordinaires; je n'ai pour me défendre que la raison, la vérité et une triste logique qui n'est plus de mode. Souffrez cependant que je fasse usage de ces armes, quelque méprisables qu'elles puissent paraître aujourd'hui. Souffrez que je vous représente que je ne condamne personne, que je ne suis point sévère, que je n'en ai pas le droit, et surtout que je n'ai rien de commun avec l'inquisition d'Espagne. Observez, s'il vous plaît, que je ne suis point ecclésiastique, quoiqu'on s'obstine à m'honorer du titre d'abbé ; que je ne connais ni les préjugés d'état, ni l'esprit de parti ; que j'ai toujours, dans mes écrits, envisagé la religion du côté politique, que j'en ai parlé en citoyen et non pas en théologien.

En quoi donc consiste cette prétendue sévérité qui vous paraît plus injuste même que celle de l'inquisition d'Espagne? J'ai assuré que le tour dont Cervantes a fait usage, n'avait rien de familier dans sa langue; que le *me dieron*, quoiqu'il ait la même valeur grammaticale que *ils m'ont donné*, n'avait point la même force dans le discours; que l'exactitude littérale dans la traduction de ces mots était une infidélité. De grâce ne sortez pas de là. Prenez garde que ce n'est point ici une affaire de religion, mais un point de mœurs, de convenances et de costume.

Si malgré ces raisons, qui, je vous l'avoue, me paraissent sans réplique, vous persistez à me croire coupable, je suis disposé à vous donner toute la satisfaction qu'il vous plaira d'exiger;

mais l'estime que m'inspirent votre personne et vos talens, m'a engagé à plaider cette cause à votre propre tribunal, avant de la porter à celui du public. Un mot de votre part ou même votre silence, me détermineront à publier votre apologie et la mienne, qui par la nature de la chose deviennent inséparables.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens les plus distingués,

Monsieur,

Votre très humble et
très obéissant serviteur.

GEOFFROY.

Ce lundi 22 décembre 1783.

DÉDICACE

D'ESTELLE.

A....

O vous! que je ne veux pas nommer, mais qui êtes à la fois et ma muse et mon modèle, vous à qui j'adresse dans mon cœur un hommage d'autant plus pur, qu'il sera toujours ignoré de vous-même, prêtez l'oreille à mes récits. Estelle vous ressemblait, Estelle avait comme vous cet amour sacré des devoirs, qui mêle un charme secret aux sacrifices qu'il ordonne; elle pos-

sédait ces vertus si touchantes que l'on chérit davantage en vous aimant, parce qu'on ne peut vous en séparer; ces vertus que vous employez sans cesse au bonheur des autres, et que vous rendez si aimables, qu'on est tenté de les croire faciles. Estelle avait vos yeux noirs et brillans, vos longs cheveux d'ébène et votre visage si doux, où la candeur et la gaîté s'unissent à cette grâce naïve qui fuit toujours la beauté qui la cherche, et ne quitte point celle qui l'ignore. Estelle avait... Non, je me garderai de lui donner tous vos charmes; on vous reconnaîtrait trop aisément.

LETTRE
A M. GAILLARD,

SUR LE COMPTE QU'IL RENDIT

D'ESTELLE.

Au château de Vernon, le 22 janvier 1788.

Je viens de lire, Monsieur, l'extrait que vous avez bien voulu faire de mon roman d'*Estelle*, et je vous dois des remercîmens pour les éloges que vous donnez à quelques endroits de ce faible ouvrage. Votre critique même de mon *Essai sur la Pastorale* est, comme vous dites, une marque d'estime de laquelle

je suis bien touché, mais dont je ne suis peut-être pas aussi digne que vous le pensez.

N'avez-vous pas quelquefois, Monsieur, entendu dire à un amant que sa maîtresse avait tel défaut? Si les autres sont de cet avis, il a la consolation de l'avoir dit le premier; s'ils n'en sont pas, il a le plaisir d'être démenti. Voilà précisément ce qui m'est arrivé. Me croyez-vous de bonne foi l'ennemi de la pastorale, et pensez-vous avoir besoin de beaucoup de citations pour m'apprendre qu'il faut l'aimer ? J'avais fait *Galatée* avant que M. Garat, dont vous vous servez pour me confondre, eût parlé de la pastorale ; et quelque avantage que puisse avoir, dans ce temps-ci, une page de dissertation sur un ouvrage, *Galatée* devait au moins me préserver

du soupçon de haïr les églogues. Non, Monsieur, ce n'est pas moi qui *bâille* en lisant des bergeries; mais des personnes de beaucoup de mérite y dorment; mais des hommes de lettres, célèbres, n'aiment pas ce genre; et il ne faut pas se fâcher contre eux autant que vous vous fâchez contre moi, qui l'aime et le cultive.

Je vous ai causé une grande colère, en disant qu'on admirait *sur parole* les églogues de Théocrite et de Virgile. Hélas! Monsieur, c'est la faute des sociétés où je vis: je puis vous assurer que parmi les jeunes dames avec qui je soupe, il n'y en a pas deux qui lisent les églogues de Virgile; et parmi les hommes que je vois, fort peu savent assez de grec pour entendre Théocrite. Nous sommes des ignorans, me direz-vous; mais la plus grande partie

du monde est ignorante, et c'est de cette grande portion que j'ai prétendu parler. J'aime Théocrite, j'adore Virgile; j'ai dit dans la même préface que leurs églogues sont des *chefs-d'œuvre immortels*; je ne connais pas d'expression plus forte de l'admiration. La justice voulait peut-être que vous parlassiez des éloges extrêmes que je leur donne, puisque vous avez relevé un seul mot léger à leur sujet.

Vous avez mis la même ardeur à défendre Fontenelle, que je n'ai point attaqué. J'ai loué même ses églogues, quoiqu'elles me paraissent infiniment au-dessous de celles de Gessner, de ce Gessner dont vous n'avez pas prononcé le nom, et à qui l'on ne rend pas assez de justice; ce qui vient encore à l'appui de ce que j'ai dit. Il est vrai qu'il y a deux raisons pour que

l'on aime peu Gessner; il est vivant et heureux.

En général, Monsieur, je croyais avoir mis toute la modestie qui me convient, en annonçant mes idées sur un genre que j'ai médité autant que personne, et sur lequel j'ai peut-être acquis le droit d'avoir un avis. J'ai fait précéder cet avis d'un tribut de respect et d'éloges, pour les maîtres de ce genre et pour mes rivaux vivans : cette attention aurait dû me valoir de l'indulgence; mais vous m'avez confirmé ce que je pense depuis long-temps, que les préfaces ne sont pas bonnes à grand'chose.

Au reste, Monsieur, c'est parce que je mets un grand prix à votre suffrage, parce que vous m'avez accoutumé à votre bonté, que je cherche à me justifier auprès de vous. Notre discussion

n'ira pas plus loin, mon ouvrage n'en vaut pas la peine; mais je devais cette explication, bien moins à mon amour-propre qu'au désir de conserver votre estime, à la manière dont vous m'avez accueilli lorsque j'eus l'honneur de vous voir, et aux lettres si aimables et si amicales que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. D'ailleurs je suis chargé par mon prince de vous remercier de ce que vous avez dit de lui ; il y a été sensible, et en prononçant votre nom j'ai eu le plaisir de lui parler (sans lui rien apprendre) de vos qualités et de vos talens, qui honorent les lettres et font le bonheur de vos amis. J'éprouve une satisfaction non moins vive à vous assurer du respectueux attachement, etc.

Le ch^er de Florian.

Réponse à la lettre précédente.

Allez! je ne vous craïns point. J'aime trop *Estelle* et *Galatée* et tous vos ouvrages et leur auteur pour croire qu'il puisse être fâché contre moi. Croyez-vous que ce soit contre vous que j'aie prétendu disputer? c'est peut-être vous que j'ai traité de *joli barbare!* J'ai disputé à très bon escient contre les gens dont vous me parlez et que j'avais très bien devinés, et j'ai observé formellement que ces opinions n'étaient pas les vôtres. Je n'ai rien dit de Gessner, parce que j'en pense absolument ce que vous en dites. Croyez, Monsieur, que M. Gessner n'a pas de plus grand admirateur que moi, et que je puis le disputer à vous-même, comme je le dispute à tout

le monde, l'honneur de sentir aussi bien que moi le prix de vos ouvrages et de vos aimables talens. J'ai disserté parce que j'aime à disserter, et parce que j'ai craint pour certains lecteurs, la fadeur d'un éloge perpétuel quoique mérité. Quant à M. Garat, j'ai été bien aise de lui rendre un hommage dont l'occasion se présentait, parce que j'aime ce qu'il a dit de la pastorale; mais je n'ai eu nulle idée de vous l'opposer. Eh, bon Dieu! comment avez-vous pu croire que je vous regardasse comme un détracteur de la campagne, et comment avez-vous pu me croire votre détracteur? en tout cas, je vous en souhaite beaucoup de pareils où vous savez.

Ne me dites point d'un air fâché: *Mon ouvrage n'en vaut pas la peine.* Votre ouvrage est charmant. J'aimerai *Estelle* toute ma vie et du fond de mon

cœur; et, quand vous devriez vous moquer encore de mes citations, je vous dirai que mon estime et mon amitié pour vous croissent à chacune de vos productions.

Gallo cujus amor tantum mihi crescit in horas
Quantum vere novo viridis se subjicit alnus.

Allons, jeune homme, que l'académie a envoyé vieillir et travailler, et qui avez si bien rempli ce second emploi, embrassez votre vieil ami, et ne troublez point par des reproches la joie que vous versez dans son âme en lui apprenant que votre généreux prince a daigné s'apercevoir de son respectueux hommage. Quant à vous,

Dans les champs phrygiens les effets feront foi
Qui vous chérit le plus, ou d'Ulysse ou de moi

Quant à l'ignorance du grec, je vous

défie de l'emporter sur moi. Mais Virgile m'explique Théocrite, et me fait sentir combien on doit l'aimer. Adieu, Monsieur ; je vous aime en Théocrite et en Virgile, et je les aime en vous.

GAILLARD.

23 janvier 1788.

ESSAI

SUR LE

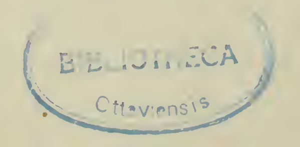
ROMAN PASTORAL

TRADUIT DE L'ANGLAIS

DE M. ROBINSON,

PAR L'ABBÉ DE COURNAND.

9..



NOTE DE L'ÉDITEUR.

On lit dans l'ESSAI SUR LA PASTORALE qui sert de préface à ESTELLE, la note suivante :

« M. Robinson, qui m'a fait » l'honneur de traduire en anglais » mes ouvrages et qui les a beau» coup embellis, a mis en tête de » GALATÉE, un essai sur le roman » pastoral, plein de réflexions » neuves et fines. »

C'est la traduction de ce même essai que j'offre aux lecteurs. La modestie de Florian ne lui avait

pas permis de la publier, mais c'est un hommage que son talent réclame et qui est bien légitimement dû à sa mémoire.

On pourrait désirer peut-être qu'un traité sur cette matière fût écrit d'un style plus simple; mais il ne m'appartenait pas d'y rien changer. Je ne me suis promis de veiller qu'aux intérêts de Florian.

ESSAI

SUR LE

ROMAN PASTORAL.

OU

LETTRE A MISS C. THURLOW.

Je vous dois en quelque sorte cette traduction, c'est vous qui m'avez fait connaître l'aimable Galatée. Sans vous, le chevalier de Florian n'aurait pas sitôt paru en habit anglais. Le public décidera si ce costume lui

sied. Mais si vous le trouvez bien, j'ose m'assurer d'avance du suffrage de toutes les personnes qui sentent avec délicatesse, et jugent avec goût.

Le roman pastoral est un genre d'écrire presque nouveau pour nous. Il semble que le nom même annonce une de ces productions légères qui font qu'un Anglais se tient sur ses gardes pour n'être point séduit par un faux éclat et par le vide des pensées. Notre imagination est si forte, que nous préférons l'obscurité qui la nourrit à la lumière qui, en la renfermant dans ses limites, nous apporterait cette mesure de plaisir que la nature a certainement préparée pour nous.

Les Français, nos voisins, se sont exercés dans ce genre de littérature. Il est vrai qu'ils ont souvent donné tête

baissée dans le défaut que nous voulions éviter. Trop de brillant et un parlage sans bornes, changent la beauté simple de la nature en un fantôme, dont le faux éclat se dérobe à l'œil de l'esprit, et ne laisse point de prise au sentiment.

L'Italie réclame le roman pastoral comme une production de son sol; il y aurait de l'ignorance à nier qu'elle n'ait l'avantage du nombre sur les nations rivales. Si c'est là-dessus que les Italiens fondent leurs prétentions, il serait injuste de s'y refuser; mais s'il m'est permis de faire une exception, il n'y a que l'Aminte du Tasse qui les mette à peu près de niveau avec les Français. Ceux qui aiment la nature sans affectation donnent la préférence aux derniers. Un Italien met son plaisir à tirer avec

effort de son imagination quelque pensée recherchée; il la poursuit, il s'y attache, il la fait passer dans le roman pastoral, et les bergers qu'il y introduit sont tout étonnés de se voir enchaînés dans des guirlandes de fleurs et de parler un langage plein d'afféterie.

Leur exemple prouve que sans le naturel, l'imagination n'est rien, du moins en ce genre. Tout l'esprit de Guarini, la gentillesse de Bonarchi et le brillant de Marini, ne peuvent lutter avec les beautés simples de l'inimitable Gessner. L'Allemand écrit comme il sent; en écrivant, son cœur trouve une langue facile et expressive, sans qu'il ait besoin du secours de l'art. Nous nous trompons dans la poursuite de la nature; il est impossible qu'une âme affaiblie par l'art, l'attei-

gne jamais, et il faut bien plus de talent pour éviter l'art, que d'art pour atteindre la nature.

Les Allemands joignent au mérite de l'imagination, celui du langage et du sentiment; aussi je ne balance point à leur adjuger la palme des écrits où la nature se présente pure et sans fard. Ils ne sont point nos rivaux, ils sont nos maîtres dans l'harmonie champêtre et la sympathie sociale. Ils sont la preuve vivante que les sentimens étudiés ne sont pas plus la source des beautés de la nature, qu'un langage affecté n'est propre à les rendre. Il n'y a donc que ceux dont la manière approche des Allemands, qui puissent les égaler en réputation.

Le chevalier de Florian, avec toute la modestie du vrai génie, s'est offert

pour enrichir sa nation d'un genre qui lui était presque inconnu.

Un traducteur qui fait beaucoup valoir aux yeux du public le mérite de son auteur, semble mendier des éloges; mais le chevalier de Florian est à l'abri de ce reproche. Quoiqu'il ne prétende ingénument qu'à la gloire d'avoir imité dans sa Galatée un fragment espagnol, resté imparfait et dont il n'a pris que quelques pensées, il y aurait de l'injustice et de la mauvaise foi à lui refuser le titre d'auteur original, qu'il s'est acquis d'ailleurs à tous égards, et avec tant de distinction. Ainsi la seule grâce que je demande, c'est que toutes les difficultés qu'on pourrait faire sur le genre, ne tombent point sur la traduction. Le mérite de celle-ci consiste dans sa simplicité; et en général, je

crois qu'il en est des productions de l'esprit comme des travaux d'une mère et d'une nourrice; le rôle de la dernière est le plus pénible.

Faisons trève aux éloges, et permettez-moi de rassembler quelques observations que GALATÉE m'a donné occasion de faire sur le genre même.

Le roman pastoral est à la simple églogue, ce que la poésie épique est au poëme dramatique. L'un et l'autre doivent former un tout complet. Quoiqu'ils soient semés d'épisodes et susceptibles d'ornemens, il faut qu'ils aient toujours en vue un objet principal et unique qui s'aperçoive dans tout le cours de l'ouvrage. L'étendue du sujet ne fait rien à cette règle, que la nature elle-même semble nous marquer; car la tragédie a

son but ainsi que l'épopée, et un berger qui chante sur son chalumeau, doit avoir un but dans sa chanson, comme s'il faisait un récit de plusieurs volumes.

Ainsi la même règle qui établit l'unité de temps, de lieu et d'action pour le drame et pour l'épopée, est de rigueur pour le roman pastoral. Il n'y a de différence que la scène; mais cela donne lieu à la variété des images. De là, comme d'une tige d'où il sort des fleurs de différentes couleurs, l'épopée et le roman pastoral vivent de l'embarras des situations où les personnages se trouvent placés.

Cependant, comme le roman pastoral ne s'élève point à la dignité de l'épopée, il faut lui accorder quelque chose relativement aux unités.

On donne communément une année

entière à un héros pour accomplir l'action merveilleuse qu'il a entreprise dans un poëme épique. Le drame, gêné par la vraisemblance, n'a que quelques heures, à parler rigoureusement. Le roman pastoral qui participe de l'un et de l'autre, sans avoir la même importance, peut étendre ou resserrer le cercle de sa durée, selon que les circonstances qui l'accompagnent naissent plus ou moins des aventures inspirées par une imagination qui n'a point de bornes, ou des scènes imitées de la vie domestique.

Le roman semble, dans son essence, porter le caractère de l'héroïsme. Mais quand on y joint l'épithète de pastoral, les distances se rapprochent, les ailes de l'imagination se resserrent, et les rênes de la nature flottent d'une manière plus uniforme. Si

Abel, Thirza, Mehalla et Caïn n'étaient point des bergers et des bergères, l'assassinat d'un frère par un frère, le premier meurtre, le premier sang dont la terre fut arrosée, auraient jailli des sources de l'imagination avec une teinte plus foncée, qui se serait répandue sur les aventures du poëme, et se serait développée avec pompe dans un plus long espace.

Le roman pastoral est donc, relativement à l'unité de temps, dans une égale distance de l'épopée et du drame; il n'est ni aussi borné que le dernier, ni aussi étendu que le premier.

C'est le nom en lui-même qui détermine l'unité de lieu. La scène doit être champêtre; et comme les soins, les intérêts et les entreprises des gens de la campagne s'étendent rarement

au-delà de l'ombrage de leurs bois, ou des bords de leurs ruisseaux, de même l'ensemble d'une aventure pastorale doit être renfermé dans les limites d'un seul village. Le sujet se resserre dans un plus petit espace, parce qu'une fée, une dryade, font plus avec leur pouvoir magique dans l'emplacement rétréci d'une petite colline ou sur l'écorce sacrée d'un vieux chêne, que les héros dans de vastes plaines ou sur l'immense Océan.

Quoique l'action soit renfermée dans un même lieu, les digressions et les épisodes convenables au roman, peuvent et doivent même quelquefois franchir les bords de la scène rurale, et emprunter leur variété des régions lointaines; mais il faut que ces moyens soient ménagés avec beaucoup d'art, et approchent de

la nature le plus qu'il est possible. Voici ma pensée : le roman pastoral peut prendre son essor pour un moment dans le champ de la fiction; mais les fleurs qu'il y moissonne, ressembleront le plus qu'il se pourra à la simple primevère, ou à un champ de violettes. Il ne faut donc pas des excursions trop étendues. Les bords de l'imagination, si on peut me passer cette expression, fourniront assez de couleurs pour donner de la variété à une scène trop unie. Si nous voulons pénétrer trop avant dans le monde imaginaire, nous risquons de nous égarer, et nous perdons de vue ce coin de terre que nous n'abandonnons un moment que pour admirer de loin les beautés qui s'offrent à nous sous un nouveau jour. Les digressions de Sidney dans son Arcadie,

et de Durfé dans son Astrée, poussent l'imagination si loin, qu'il n'est plus au pouvoir de l'esprit de se ressouvenir de la scène principale. Les épisodes du roman doivent ressembler aux courtes excursions des abeilles, qui ne quittent leurs ruches que pour aller chercher de quoi les enrichir, et qui ne s'en éloignent jamais jusqu'à les perdre de vue.

L'art d'un roman bien conduit consiste à lier ensemble plusieurs aventures qui correspondent à une action principale, comme les couleurs d'un arc-en-ciel bien formé se fondent les unes dans les autres, pour nous donner le spectacle de ce beau phénomène céleste.

Le roman pastoral est en possession d'une variété encore plus grande et plus agréable. La route des

aventures y est parsemée des fleurs qui nous charment dans la campagne; la muse s'empare des annales de la vie champêtre ; et lorsqu'une narration facile est relevée par une mélodie qui ne doit rien à l'art, et qu'une seule action semble se reproduire sous différentes formes, il serait insoutenable de s'égarer.

Aussi faut-il tenir fortement à l'unité d'action ; outre qu'elle a le mérite d'intéresser et de fixer l'attention, il est facile, en ce genre, de la renfermer dans de justes bornes.

L'action ne doit pas être au-dessus de la portée d'un berger. Si nous voulons offrir à l'admiration quelque chose de grand et de difficile, réservons-le pour les épisodes; mais ne forçons pas les traits doux et délicats d'une pastorale, pour lui donner l'enflure

d'une magnificence hors de toute vérité.

Je conviens qu'il n'est point aisé de lier ensemble et de mettre en rapport les grandes actions et les aventures du village; mais la cabane peut se vanter d'une grande action faite avec simplicité, comme on en voit de petites faites avec faste dans les palais. La grandeur d'âme, depuis le trône jusqu'à l'herbe, est toujours environnée de la même gloire; il n'y a que les ombres de différence : de manière que le prince qui aime véritablement, et qui se montre noble et vertueux, se rapproche du berger qui a les mêmes inclinations. C'est l'âme qui forme les rapports; les situations de la vie sont accidentelles; nos sentimens sont inhérens à notre âme; et si deux âmes sont également heureuses sous cet as-

pect, mettez de niveau le palais et la chaumière; alors une belle action faite dans un village, sera aussi grande que celle qui a pour théâtre une capitale.

D'après cela, il n'y a point de paradoxe à avancer que, dans le roman pastoral, les évènemens les plus fameux doivent être subordonnés aux évènemens simples; comme les diamans et les pierreries sont tirés de loin pour relever les grâces naturelles de la beauté. Il faut avoir soin seulement que les vertus des grands que vous amenez sur la scène, paraissent y être attirées par le magnétisme de vertus semblables qui règnent sous le chaume; le mérite même ne doit point s'y montrer sous un extérieur propre à décontenancer la vertueuse simplicité des pasteurs.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de faire aucune observation sur le style du roman pastoral. Fontenelle, Pope et d'autres auteurs en ont dit assez sur ce sujet. Tous les préceptes peuvent donc se réduire à ceci :

Comme roman, ce genre veut, dans les épisodes, des pensées élevées, rendues dans un style également élevé ; comme pastoral, il lui faut des narrations descriptives, coupées de temps en temps par des chansons villageoises, heureusement amenées et enchaînées avec goût, en observant toujours une harmonie facile dans les morceaux de chant, et une aimable simplicité dans la prose.

Je finis par un avis que donne Baptiste Roberta sur ce sujet. Je voudrais que vous imitassiez les musiciens qui, en touchant légèrement les cordes, au

lieu de les pincer avec fureur, attendrissent les âmes, et nous inspirent des sentimens délicats. Cette pensée a été heureusement imitée par un poëte français.

ROBINSON.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

En lisant les détails de la rencontre inespérée qui termine si heureusement les amours d'Isidore et d'Adélaïde, on s'étonnera sans doute que Florian ait eu le courage de les supprimer. Peut-être ce sacrifice était nécessaire, pour donner plus de rapidité au dénouement ; peut-être l'auteur a craint d'affaiblir l'intérêt principal, qui vers la fin se rattache à des évènemens majeurs, et à un grand nom, en le suspendant par un récit qui, quoiqu'orné de toutes les grâces de son style, ne touche qu'aux person-

nages secondaires. Sous ce double rapport, il se peut que Florian ait eu raison.

Mais je pense qu'il n'aurait pas dû priver entièrement ses lecteurs de cette conclusion satisfaisante, et que les dames surtout me sauront gré de l'avoir publiée. Isidore et Adélaïde s'aimaient autant qu'Estelle et Némorin, et ne méritent pas moins qu'eux de voir couronner leur tendresse.

Tel est le motif qui m'a déterminé à restituer au public, un dénouement que l'auteur, trop docile à des avis trop sévères peut-être, avait retranché des premières éditions, et que je me félicite d'avoir retrouvé parmi ses manuscrits.

VARIANTE
D'ESTELLE.*

Le premier crepuscule ne paraissait point encore, qu'ils étaient près du camp espagnol. . . . . .

Variante. Afin d'éviter les gardes avancées, ils quittent leur route, prennent un détour et vont se jeter dans un petit bois plus propre à dérober leur marche.

A peine ils y sont entrés qu'une

(*) Voir livre VI, page 191 de l'édition in-8°, et 212 de l'édition in-18, imprimées chez Didot aîné, du vivant de l'auteur.

voix vient frapper leurs oreilles. D'abord ces sons inattendus glacent d'effroi les deux pasteurs ; ils s'arrêtent, ils écoutent ; mais bientôt ils sont rassurés par cette voix douce et tendre que le silence de la nuit semblait encore embellir, et qui s'exprimait ainsi :

Tandis que de ses voiles sombres
La nuit a couvert les hameaux,
Seule, errante parmi les ombres,
Je viens me plaindre de mes maux.

Je viens de mon amour fidèle
Fatiguer l'écho de ces bois,
Où la plaintive Philomèle
Répond seule à ma triste voix.

O Philomèle, que de charmes
Ont pour moi tes accords touchans!
Tu sembles mêler à mes larmes
Tes sons tendres et gémissans.

Ta douleur jamais ne sommeille,
As-tu donc perdu tes amours?
Je te plains, comme toi je veille,
Comme toi je gémis toujours.

Némorin, touché de ces accens, s'était livré au plaisir de les entendre; mais se reprochant le temps qu'il perdait, il presse Isidore de continuer leur chemin. Celui-ci ne répond pas. C'est vainement que Némorin l'excite; Isidore, immobile, écoutait encore et semblait avoir perdu l'usage de ses sens. Némorin l'appelle, le prend par la main; alors Isidore revenant à lui, comme d'un profond sommeil : Cher ami, dit-il, c'est sa voix, c'est elle que je viens d'entendre; c'est elle qui revient du séjour des morts, pour me parler encore de son amour. Avançons vers cet endroit,

peut-être sera-t-elle visible à mes yeux.

En disant ces mots, Isidore se précipite. Némorin, surpris, croit sa raison altérée; il se hâte de le suivre en l'appelant, en le conjurant en vain de reprendre leur première route. Isidore ne l'écoute pas; il court, il vole, il arrive dans une petite prairie située au milieu du bois; il voit à la clarté de la lune une femme vêtue de blanc, se promenant en silence, la tête penchée sur son sein. Le pasteur ne pouvait distinguer ses traits; mais sa taille, sa démarche, ses longs cheveux flottans sur ses épaules, tout ressemblait à sa chère Adélaïde. Isidore, palpitant d'amour, de crainte, de joie, de surprise, la regarde et croit faire un songe. Bientôt cette femme lève la tête, et, malgré la pâleur qui

couvre son visage, le berger reconnaît sa bien-aimée. A cette vue, il pousse un grand cri; il ne doute pas que ce ne soit une ombre, et, venant tomber à ses pieds : « Adélaïde, lui dit-il, ô ma » chère Adélaïde ! quoi ! vous avez » quitté le séjour des morts pour voir » encore une fois votre fidèle Isidore ! » Ombre chérie, ombre adorée, vous » n'y retournerez pas sans moi. » Tout en parlant il tend les mains vers celle qu'il prend pour un fantôme; mais quelle est sa surprise en saisissant des vêtemens, en touchant un être qui respire, en reconnaissant qu'Adélaïde vit encore, qu'Adélaïde est dans ses bras ! Cette tendre amante, non moins étonnée, non moins ravie de retrouver Isidore, se hâte de le rassurer en l'embrassant avec transport. Le berger, ivre de bonheur, s'y aban-

donne sans pouvoir le comprendre; il fait mille questions à son amie, il ne lui laisse pas le temps d'y répondre. De peur qu'elle ne lui échappe, de peur que tout ce qu'il voit, ne soit une vaine illusion, il tient toujours serrée contre son cœur celle qu'il ne peut croire réellement avoir retrouvée.

Dans ce même instant, Némorin arrive tout hors d'haleine. Dès qu'Isidore l'aperçoit, il court se jeter à son cou. « C'est elle! s'écrie-t-il, c'est » Adélaïde que j'ai retrouvée! » Ensuite il revient à son amante, et la supplie de leur raconter par quel miracle elle existe encore. Adélaïde veut commencer ce récit, mais Némorin refuse de l'entendre. « Vous êtes en» semble, leur dit-il, voilà ce qui im» porte à mon cœur. Il me reste à » peine le temps d'achever l'impor-

» tant message que nous a donné
» Gaston de Foix; peut-être même
» en ai-je trop perdu. Adieu, Isidore;
» adieu, charmante Adélaïde; dési-
» gnez-moi seulement le lieu où je
» pourrai vous retrouver. »

Isidore veut suivre son ami, mais Némorin s'y oppose, et le berger n'insiste pas long-temps. Après être convenus de se rejoindre à Dions, ils se séparent, et Némorin précipite ses pas vers Nismes.

Les deux amans, restés ensemble, se répétèrent tout ce qu'ils s'étaient dit. Isidore, pressé d'apprendre par quel bonheur il revoit sa maîtresse, lui demande de l'en instruire: Adélaïde commence son récit en ces termes:

» De tout ce qui m'est arrivé pendant l'affreuse maladie qui m'a conduite au bord du tombeau, rien n'est

présent à ma mémoire que le moment où je t'aperçus la tête appuyée sur mon oreiller; toute ma raison me revint; je te fis mes derniers adieux; je mis à ton doigt cet anneau que j'y vois encore, et je perdis entièrement connaissance.

» J'ignore combien de temps je restai dans cet état. Lorsque je revins à moi, ma chambre était remplie de fumée ; les flammes approchaient de mon lit. La frayeur qu'elles me causèrent, me donna la force de me lever seule. Je me jette à terre, je me couvre à la hâte des voiles que je rencontre, je sors de mon appartement; les premiers objets qui frappent ma vue, sont mes domestiques égorgés. Je pousse des cris de terreur; personne ne me répond. Tout le château était en feu ; le sang inondait

les degrés. Tremblante, éperdue, j'arrive jusqu'à la cour, en appelant ma sœur, en cherchant Isidore, et ne voyant autour de moi que la solitude et le carnage.

» Enfin, je découvre sous des gerbes amassées, près de la porte, un domestique de mon père qui s'y était caché pour éviter la mort. Sa frayeur redoubla dès qu'il m'aperçut. Je le rassure, je l'interroge ; j'apprends par lui qu'un détachement des troupes légères de Mendoze, est venu surprendre et piller le château ; que ces barbares ont immolé tous ceux qui ont fait résistance, et que mon père et ma sœur se sont dérobés par la fuite au trépas qui les menaçait. Ambroise (c'était le nom de ce domestique) me dit encore que depuis trois jours toute la maison me croyait morte, et que

Delphine avait empêché qu'on m'ensevelît.

» Sur-le-champ je formai le dessein de profiter de cette erreur. Ambroise, lui dis-je, veux-tu me servir? Delphine t'en donnera la récompense. Ambroise me répond de son zèle; je lui fais jurer un secret éternel, et, me confiant à lui, je lui demande de me conduire aussitôt vers toi. Il me raconte que ma sœur t'a fait éloigner; que l'on ignore le lieu de ta retraite. N'importe, m'écriai-je, partons; éloignons-nous de ce château, devenu déjà la proie des flammes. L'émotion que je viens d'éprouver, me rend une partie de mes forces; profitons-en, cher Ambroise: conduis-moi dans ton village; que ta mère me donne un asile; là, je t'expliquerai mes projets.

» Ambroise exécute ma volonté. Nous

partons à l'heure même ; nous prenons des chemins peu frayés ; tantôt sa main soutenait mes pas tardifs et chancelans, tantôt il me portait dans ses bras ; et pendant toute la route, mes yeux te cherchaient, Isidore, ou mon esprit s'occupait des moyens de me réunir à toi pour jamais.

» Enfin, après quatre jours d'une marche lente et pénible, nous arrivâmes à Dions, chez Honorine, mère du bon Ambroise. Elle me reçut avec tendresse et respect. Je n'hésitai point à lui révéler mes desseins ; je m'établis chez elle ; je pris des habits de villageoise, et fis partir sur-le-champ son fils, pour porter à ma sœur une lettre où je l'instruisais de mon sort, où je confiais à son amitié, sous le secret le plus inviolable, ma ferme résolution de ne jamais retourner auprès

de mon père. Je lui demandais les moyens de récompenser Ambroise, de rendre riche Honorine, et de passer tranquillement mes jours dans le doux état de bergère.

» Ambroise avait ordre, à son retour, de passer par Massane, de s'informer de toi, de te chercher dans toutes les Cévennes, jusqu'à ce qu'il t'eût retrouvé. Je l'attends encore; je suis toujours chez la bonne Honorine, et, tous les matins avant l'aurore, je venais dans cette prairie, peu distante de notre chaumière, pour songer à toi, pour te pleurer et me nourrir de l'espérance du bonheur que j'éprouve aujourd'hui. »

Tel fut le récit d'Adélaïde. Isidore se jette à ses pieds de nouveau, mouille de ses larmes les mains de son amie, et ne peut croire encore à tant de

félicité. Bientôt, se tenant tous deux par la main, ils gagnent ensemble la chaumière d'Honorine, qui reçoit Isidore comme un fils, et partage la joie des deux amans.

Pendant ce temps, Némorin s'avançait précipitamment vers Nismes, par des sentiers et des détours; mais en s'éloignant de sa route pour suivre Isidore, il avait perdu des momens précieux. Les premiers rayons du soleil doraient déjà la cime des clochers de la ville, et Némorin n'y était point encore. Les vigilans Espagnols relevaient déjà leurs gardes avancées, quand le malheureux berger, au détour d'une longue haie, se trouva vis-à-vis d'un poste, et fut à l'instant environné par huit soldats. La résistance était inutile. On l'interroge, on le presse; peu accoutumé au mensonge,

il se trouble dans ses réponses, et laisse deviner qu'il porte un avis aux assiégés. Aussitôt il est saisi et conduit vers le général, etc.

LETTRE

DU TRADUCTEUR ITALIEN

DE NUMA

AU CHEVALIER DE FLORIAN.

Monsieur,

A la première lecture de votre Numa Pompilius, je n'ai pu me défendre d'un sentiment d'envie ; j'aurais souhaité d'en être l'auteur, ou de pouvoir composer un poëme dans le même genre. Désespérant d'y réussir jamais, j'ai du

moins entrepris de faire connaître à l'Italie, dans sa propre langue, un ouvrage auquel elle ne peut en comparer aucun.

J'espère, Monsieur, que vous ne serez pas fâché que j'aie osé traduire ce poëme, et que vous daignerez agréer l'exemplaire que je vous adresse. Peut-être n'ai-je rendu que faiblement quelques-unes de vos idées; mais la marche simple et majestueuse du poëme, la pureté de la morale, les beautés poétiques restent dans la traduction comme dans l'original, et vous assurent en Italie, une renommée que vous avez déjà si justement acquise en France.

Continuez, Monsieur, vos travaux littéraires; enrichissez votre patrie de nouvelles productions aussi intéressantes, et soyez assuré que vous trou-

verez toujours dans les hommes de lettres de tous les pays, des admirateurs de votre inimitable génie.

Je vous prie d'être persuadé des sentimens de respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et
dévoué serviteur et
traducteur.

Le Comte Félix Saint-Martin, membre de l'Académie des Sciences, et secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Turin.

Turin, ce 12 avril 1788.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Lorsque NUMA POMPILIUS parut, quelques détracteurs de Florian cherchèrent à insinuer que l'idée et même le plan de cet ouvrage ne lui appartenaient point, et qu'il les avait empruntés à un auteur étranger, M. Khéraskoff (*). La littérature russe était alors trop peu connue en France pour qu'il

(*) Mikhaïl Khéraskoff, l'un des curateurs de l'université de Moscou, est auteur de plusieurs poëmes: la ROSSIADE, dont le héros est le czar Ivan-Vassilievitsch, et le sujet la

fût facile d'apprécier le mérite de cette accusation. Il paraît néanmoins que Florian en fut blessé, et qu'il voulut savoir sur quoi elle se fondait. Il s'adressa donc à un littérateur allemand, qui lui fit passer l'espèce d'analyse que l'on va lire ; elle justifie complètement l'auteur français.

La lettre d'envoi finit en ces termes :

« Tel est, Monsieur, l'aperçu » général de l'ouvrage de M. Khé- » raskoff. Il pourra vous suffire, à » ce que je crois, pour le com-

conquête de Kazan; VLADIMIR, qui jouit d'une grande estime parmi les Russes; et le COMBAT DE TCHESMÉ, qui a été traduit en français.

» parer avec le vôtre. C'est un
» Russe qui s'est attaché à dévelop-
» per les principes d'un sage gou-
» vernement, et qui, dans la con-
» duite de Numa, a voulu faire
» connaître celle de Catherine II. »

L'ouvrage de M. Khéraskoff est froid, il manque d'invention et d'intérêt, ce n'est qu'une série de chapitres, dans lesquels l'auteur a délayé ce qu'on lit dans Plutarque, mais dont l'ordre pourrait être interverti sans que le lecteur en éprouvât la moindre contrariété. Il parut un an avant celui de Florian. Selon toute apparence, ce fut ce rapprochement de dates qui fournit à la malveillance un prétexte pour tenter d'obscurcir la

gloire de Florian ; mais les deux ouvrages n'offrent d'autre ressemblance que les points historiques. En outre, je me suis convaincu, par l'examen des notes nombreuses qui sont entre mes mains, que plusieurs années avant la publication de Numa Pompilius, Florian en avait conçu le plan, qu'il s'en occupait beaucoup, et qu'enfin presque toutes ses lectures étaient dirigées vers ce but. Le lecteur en acquerra la preuve en lisant le choix de ces notes que je publie à la fin du quatrième volume, sous le titre de *Tablettes de Florian*.

NUMA POMPILIUS

OU

ROME FLORISSANTE,

ÉCRIT EN RUSSE

PAR M. KHÉRASKOFF.

Ce roman historique, dont le but est de représenter l'état le plus heureux d'un empire, est partagé en douze chapitres.

PREMIER CHAPITRE.

Numa, fils de Pomponius, issu d'une

famille distinguée parmi les Sabins, vit dans la retraite; il s'occupe de l'agriculture, conduit ses troupeaux, accorde tous ses soins à son vieux père, et le peu de temps qui lui reste, il le consacre à l'étude de la sagesse. — C'est dans cette retraite que deux Romains, Julius et Proculus, et un Sabin, Valérius Volsius, députés de Rome, viennent lui offrir la couronne. Numa la refuse; il allègue son insuffisance, et l'impossibilité d'abandonner son vieux père. Ce combat de sentiment est terminé par Pomponius, qui représente à son fils que telle est la volonté des dieux, et qu'il est choisi par eux pour faire le bonheur de Rome. Numa obéit, il dispose tout pour son départ, mais auparavant il fait un sacrifice à ses dieux pénates.

DEUXIÈME CHAPITRE.

Numa entre dans le temple de Vesta. — Description vraiment poétique du bois sacré dans lequel il est situé. — Apparition de la nymphe Égérie, sous la forme de la grande prêtresse. Elle lui déclare qu'elle a eu soin de sa jeunesse; que les dieux, à cause de sa sagesse et de sa vertu, l'ont choisi pour être roi de Rome, et qu'elle est chargée, par ces mêmes dieux, de l'aider de ses conseils toutes les fois qu'il en aura besoin.

TROISIÈME CHAPITRE.

Numa part pour Rome; les augures annoncent au peuple le succès le plus complet de son règne. A son arrivée,

il sacrifie aux dieux de Rome ; il renvoie la compagnie des Célères (un père a-t-il besoin de gardes au milieu de ses enfans ?). — La charge de dictateur d'Albe étant devenue vacante, Numa, sous prétexte de ne connaître point assez ses sujets pour pouvoir choisir celui qui serait le plus propre à cet emploi, consulte Spurius Valérius, qui était consul de Rome. Celui-ci lui rend un compte très défavorable de tous ses concitoyens, comme étant incapables d'occuper cette place. — Numa réplique : « Et toi, Spurius, » tu en es encore moins digne. En me » présentant les Romains avec lesquels » je dois partager les soins du gouver- » nement, comme les hommes les plus » méchans et les plus corrompus, tu » me forces à devenir tyran. » — Numa nomme Marcius dictateur d'Albe.

QUATRIÈME CHAPITRE.

Numa connaît toute l'étendue de ses devoirs de souverain ; il craint de ne pouvoir les remplir. Au milieu de son embarras, la nymphe Égérie vient le rassurer et lui donne les premiers préceptes dont l'observation doit rendre son peuple le plus heureux et le plus florissant.

CINQUIÈME CHAPITRE.

Entrevue de la nymphe Égérie avec Numa sur le mont Aventin. Elle conseille à Numa d'encourager l'agriculture, comme la véritable source du bonheur et des richesses d'un état ; elle lui inspire de l'horreur pour la guerre,

fléau le plus destructeur de l'humanité. — Épisode. — A l'entrée de la porte Colline, Numa, accompagné de la nymphe, entend une voix plaintive. Égérie le conduit à l'endroit d'où cette voix est partie. Une femme, réduite au désespoir, enfermée dans une prison souterraine, se présente à ses yeux.

SIXIÈME CHAPITRE.

Histoire de cette femme. — Elle était vestale et fille de Tullius, patricien qui, pour favoriser son fils, la força d'entrer dans cet ordre, sous prétexte que lui et sa mère en avaient fait le vœu à sa naissance. En obéissant à ses parens, elle fut obligée de renoncer à l'amour qu'un jeune Ro-

main, fils de Cassius, lui avait inspiré. Celui-ci, pour avoir l'occasion de voir sa bien-aimée, se lia d'amitié avec le frère de la vestale, jeune homme dont le cœur était mauvais, et qui n'avait rapporté de ses voyages que les vices des autres nations. Se promenant un jour avec lui, il le conduit dans une grotte où sa sœur venait d'entrer; il en sort aussitôt, ferme la porte, et appelle son père, qui, accompagné de plusieurs patriciens et prêtres, vint la rouvrir. La jeune vestale, surprise avec son amant, est jugée coupable sans qu'on lui ait permis de se justifier. Le jeune Cassius est coupé en pièces, et la vestale condamnée à une prison perpétuelle. Elle y était restée un an; Numa l'en fit sortir; mais à peine eut-elle vu la lumière du jour, qu'elle tomba morte. Égérie en prit

occasion pour faire sentir à Numa la nécessité de réformer l'ordre des vestales.

SEPTIÈME CHAPITRE.

Entrevue de la nymphe Égérie avec Numa dans le temple de Jupiter-Capitolin. Égérie lui dicte les principes d'une saine religion. Elle lui enseigne l'unité de Dieu, lui représente le ridicule d'un culte rendu à des idoles. Elle lui recommande beaucoup de prudence dans la réforme du culte.

HUITIÈME CHAPITRE.

Numa est persuadé de la nécessité de réformer les lois du pays. Il fait

part de son projet à l'assemblée du peuple, sur le mont Capitolin, et demande l'avis des principaux de la nation. Un roi sage, capable de donner de bons conseils, ne rougit point d'en recevoir. — Il commence par réformer l'ordre des vestales; il abolit la loi barbare qui autorisait un père romain à faire mourir ses enfans au moment de leur naissance. — Dans un discours qu'il prononce ensuite devant le peuple assemblé, il lui retrace les horreurs de la guerre, et déclare que si ces dispositions pacifiques le rendaient indigne de régner sur un peuple guerrier, il est prêt à abdiquer le pouvoir. Le peuple, d'une voix unanime, le presse de le garder, et lui promet de se conformer à ses sages principes. Numa fonde le temple de Janus.

NEUVIÈME CHAPITRE.

Le discours de Numa est interrompu par l'arrivée d'un jeune étranger qui demande du secours contre les Volsques. Toute l'assemblée se dispose sur-le-champ à prendre les armes. Numa réprime l'ardeur des Romains, et leur représente qu'avant de prendre un parti aussi violent, il fallait savoir si la cause de cet étranger était juste. Sur quoi l'étranger expose que l'Étrurie, sa patrie, ayant été désolée par des divisions intestines, il avait résolu de la quitter et d'aller à Rome vivre sous le sage gouvernement de Numa ; qu'en passant par le pays des Volsques, il avait été arrêté par ces barbares, qui voulaient l'empêcher d'exécuter son

projet ; qu'ils tiennent en captivité sa femme et ses enfans, et qu'il a été assez heureux pour leur échapper, et venir implorer le secours de Numa contre cette violence. — Numa le lui promet ; mais en même temps, en roi sage, il veut tenter tous les moyens de faire rendre justice à cet étranger, avant d'employer la violence, et éviter ainsi l'effusion du sang. Il fonde, à cette occasion, le collége des Féciaux, et il envoie un hérault d'armes sur les frontières des Volsques, pour leur demander satisfaction du tort qu'ils ont fait à cet étranger, allié des Romains.

DIXIÈME CHAPITRE.

Les Volsques rendent la satisfaction demandée. Numa continue à s'occuper des moyens propres à opérer

le bonheur de ses sujets. Il encourage l'agriculture; il partage entre le peuple les terres conquises; il dépose sceptre et couronne, et conduit lui-même la charrue, pour imprimer à cet état toute la considération qu'il mérite. — Les campagnes deviennent fertiles. — Description pittoresque de cette fertilité. Les Romains, de sauvages et barbares qu'ils étaient auparavant, deviennent doux et policés. Ils commencent à avoir la guerre en horreur. — Avantages de l'agriculture, source de la richesse d'un état.

ONZIÈME CHAPITRE.

Numa s'étant occupé à donner de sages lois à son pays, emploie tous ses soins à les faire exécuter. Il tâche

de rendre ses sujets vertueux et soumis. Il s'attache ensuite à choisir les magistrats qui doivent veiller au maintien et à l'application des lois. Il confère ces charges non à la naissance ni à la fortune, mais au mérite. Il en résulte que toutes les classes s'efforcent de donner une bonne éducation à leurs enfans, afin de les rendre dignes d'occuper les emplois honorables.

DOUZIÈME CHAPITRE.

La renommée publie la sagesse de Numa parmi les nations. — Toutes recherchent son alliance, et il devient plus d'une fois l'arbitre de leurs différends et le pacificateur de l'Italie. — En gagnant la confiance de ses voisins, Numa s'attire l'amour de ses sujets.

— Son palais leur était ouvert à toute heure; après avoir vaqué aux affaires du gouvernement, il prenait plaisir à se rencontrer tantôt avec les grands, tantôt avec les prêtres, et surtout avec les artistes, dont il encouragea les entreprises, dont il visita les demeures. Enfin, Rome devint florissante sous son règne. Ce fut la sagesse de Numa qui jeta les fondemens de la grandeur de cet empire. L'auteur termine ce chapitre en formant des vœux pour que la vie de Numa puisse servir d'exemple à tous les souverains.

PHARASMIN,

ÉPISODE

SUPPRIMÉ DE NUMA.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

PHARASMIN, *Épisode supprimé de Numa*, tel est le titre que Florian avait donné à ce fragment; mais c'est plutôt une variante qu'un épisode. Il est évident que l'auteur n'avait pas eu d'abord l'idée de placer Zoroastre dans son poëme, puisque le personnage qui raconte ici ses aventures se nomme Métrobate, et paraît être l'un des généraux de Sardanapale.

Sans doute l'anachronisme que

s'est permis Florian est hardi, puisque Numa Pompilius monta sur le trône l'an 714 avant J. C. et que l'existence de Zoroastre remonte aux temps fabuleux. Les chronologistes ne sont point d'accord à son égard; on ignore le lieu qui l'a vu naître; quelques-uns même doutent qu'il ait existé.

Quoi qu'il en soit, la doctrine que l'on attribue à ce chef des mages est sublime; elle est empreinte de la plus haute sagesse, de la morale la plus pure. Sous ce rapport il était convenable de l'inspirer au législateur de Rome. Les nombreux sectateurs de Zoroastre qui subsistent encore dans la Perse et dans l'Inde, ont pour cet ancien philo-

sophe une vénération profonde : ils le regardent comme le véritable envoyé de Dieu.

Quelques lecteurs me sauront gré peut-être de retracer ici ses dogmes les plus remarquables.

Dans un temps où l'on fait gloire de l'athéisme, où l'irréligion passe pour un mérite aux yeux de certains hommes, il n'est pas inutile de rappeler que l'existence d'un Être Suprême était la base immuable de la doctrine du premier philosophe de l'antiquité.

I.

Ce qu'il y a de plus ancien, c'est Dieu, car il est increé ; de plus beau, le Monde, parce qu'il est l'ou-

vrage de Dieu; de plus grand, l'ESPACE, car il contient tout ce qui a été créé; de plus prompt, l'ESPRIT; de plus fort, la NÉCESSITÉ; de plus sage, le TEMPS, car il apprend à le devenir; de plus constant, l'ESPÉRANCE, qui reste seule à l'homme quand il a tout perdu; de meilleur, la VERTU, sans laquelle il n'y a rien de bon.

2

Le décret du très juste Dieu est que les hommes soient jugés par le bien et le mal qu'ils auront fait. Leurs actions seront pesées dans la balance de l'équité. Les bons habiteront la lumière.

3.

Respecte ton père et ta mère, si tu veux vivre à jamais.

4.

Tel tu seras envers ton père, tels seront tes enfans envers toi.

5.

Honore les vieillards ; que le plus jeune cède toujours au plus âgé.

6.

Ne médis jamais des morts.

7.

Marie-toi dans ta jeunesse. Ce monde est un passage ; il faut que ton fils te suive, et que la chaîne

des êtres ne soit point interrompue.

8.

Quand tu manges, donne aussi à manger aux chiens.

9.

Il est défendu de quitter son poste sans la volonté de celui qui commande. Le poste de l'homme, c'est la vie.

10.

La tempérance est la force de l'âme. L'homme est mort dans l'ivresse du vin.

11.

L'homme n'est en sûreté que

sous le bouclier de la sagesse.

12.

L'homme en société n'est heureux ni sous le joug de la tyrannie, ni dans l'abandon d'une trop grande liberté. Le plus sage parti est d'obéir à des rois sujets eux-mêmes aux lois. L'excessive liberté et la grande servitude sont également dangereuses, et produisent à peu près les mêmes effets.

13.

Ne vous haïssez point parce que vous pensez différemment les uns des autres; aimez-vous plutôt, car il est impossible que dans cette va-

riété de sentimens, il n'y ait pas quelque point fixe où tous les hommes se doivent réunir.

14.

Pour bien vivre, il faut s'abstenir des choses que l'on trouve répréhensibles dans les autres.

15.

Il ne faut répondre de personne: nous pouvons à peine répondre de nous-même.

16.

Pour ne point se trahir, il faut apprendre l'art de se taire. Qui ne sait pas se taire, ne sait pas parler.

17.

Il ne faut rien dire à personne dont il puisse se servir pour nous nuire.

18.

Vis avec tes amis comme s'ils devaient être un jour tes ennemis.

19.

Avant de sortir de ta maison, sache ce que tu vas faire, et à ton retour examine ce que tu as fait.

20.

Dans le doute si l'action que tu médites est bonne ou mauvaise, abstiens-toi de la faire.

21.

Mieux vaut être pris pour arbitre par ses ennemis que par ses amis. Dans le premier cas, on se fait un ami, et dans le second un ennemi.

22.

Ne mens jamais : cela est infâme quand même le mensonge serait utile.

23.

Ne fréquente point les courtisanes : elles flétriront ton âme et ton corps.

24.

Ne cherche à séduire la femme de personne.

25.

Les plaisirs de ce monde sont de courte durée ; la vertu seule est immortelle.

26.

Que ta main, ta langue et ta pensée, soient exemptes de souillure.

27.

Ne publie pas ce que tu as dessein de faire, afin de n'être point raillé si tu échoues.

28.

Prévois les malheurs pour les empêcher ; mais dès qu'ils sont arrivés, souffre-les avec courage. Le

comble de l'infortune est de ne pouvoir la supporter.

29.

Dans les afflictions, offre à Dieu ta patience; dans le bonheur, rends-lui des actions de grâces.

30.

La félicité du corps consiste dans la santé, celle de l'esprit dans la science.

31.

La plus dangereuse maladie de l'âme est d'être insensible aux maux de ses semblables.

32.

Fais de bonne grâce ce que tu ne peux éviter.

33.

Jour et nuit, pense à faire du bien : la vie est courte. Si, devant servir aujourd'hui ton prochain, tu attends à demain, fais pénitence.

34.

Quiconque exhorte les hommes à la pénitence doit être exempt de blâme ; qu'il ait du zèle, mais que ce zèle ne soit ni exagéré ni trompeur ; qu'il ne mente jamais : que son caractère soit doux, son âme sensible et indulgente, son cœur et sa langue toujours d'intelligence ; qu'il soit éloigné de toute débauche ; qu'en un mot il soit un exemple continuel de justice et de bonté.

On doit savoir gré à Florian d'avoir substitué un nom fameux, fût-il imaginaire, à un personnage inconnu, et qui ne pouvait exciter qu'un faible intérêt. Enfin, l'idée de remplacer la nymphe Égérie par la fille de Zoroastre, est très ingénieuse, et mérite des éloges.

On retrouvera dans PHARASMIN le type d'ELIEZER. Il n'est pas douteux, que ce dernier ouvrage ne doive son existence au touchant épisode supprimé de Numa : c'est la même pensée agrandie et développée avec ce talent si vrai, si naturel que l'on reconnaît dans l'auteur.

PHARASMIN*.

Leo était impatient de connaître celui qui lui était déjà si cher: Numa brûlait aussi d'apprendre l'histoire du père d'Anaïs. Un jour qu'ils étaient tous rassemblés près du malade, les deux amis joignirent leurs prières pour obtenir ce récit;

(*) Voir, *Numa Pompilius*, livre IX page 296 de l'édition in-8, et page 120 de l'édition in-18 imprimées chez Didot aîné, du vivant de l'auteur.

le vieillard après avoir levé les yeux au ciel, le commença dans ces termes :

Je suis né dans la capitale de l'Assyrie, je m'appelle Métrobate. Élevé dès l'enfance au métier des armes, je parcourus successivement tous les emplois militaires, et devins l'un des premiers généraux de Sardanapale. Il me donna le commandement de l'armée qu'il envoyait contre les Arabes. Mais les délices de Ninive, la corruption des mœurs de la cour, avaient énervé tous les courages, amolli tous les cœurs, éteint tous les nobles sentimens. L'amour de la patrie était ignoré de mes soldats.

Une telle armée ne pouvait vaincre. Je perdis deux batailles et cent lieues de pays. La consternation se répandit

dans l'empire. Sardanapale se réveilla de sa profonde léthargie; et comme la faiblesse et la cruauté se manifestent presque toujours dans les mauvais princes, Sardanapale fit une paix honteuse avec les Arabes, et ordonna une persécution contre les Mages. Ces Mages sont des disciples de Zoroastre, des ignicoles, qui habitaient dans la Chaldée, vivaient en paix, cultivaient la terre, et payaient les impôts sans murmurer. Leur seul crime était d'adorer le soleil. Je reçus l'ordre de les détruire, de les exterminer jusqu'au dernier; c'était le moyen qu'employait Sardanapale pour apaiser les dieux.

Mes barbares soldats, qui avaient si lâchement combattu les ennemis, étaient pleins de zèle pour persécuter des citoyens. Malgré mes soins, malgré mes efforts, toutes les habitations

des Mages étaient dévastées, ces malheureux mis à mort; et leur sang, versé malgré moi, faisait chaque jour de nouveaux martyrs. Affreux aveuglement des rois, qui se chargent de venger le ciel par des meurtres, plutôt que de l'apaiser par des vertus !

Cent fois je fus prêt à quitter l'armée; mais j'étais retenu par le plaisir de sauver tous les jours quelques malheureux. Tantôt j'interprétais la loi, tantôt je trouvais un subterfuge; les troupes murmuraient de ma clémence, mais le sang humain était épargné.

Un jour, des soldats m'amenèrent un vieillard et une jeune fille qu'on avait surpris adorant le soleil. Mille témoins attestaient le crime. Vainement je voulus chercher des détours pour absoudre les accusés;

eux-mêmes demandaient la mort. « Frappe, disait le vieillard; oui, je » suis criminel de ne croire qu'un » seul Dieu, de l'adorer dans sa plus » éclatante image, dans le soleil qu'il » a créé pour nous dispenser ses bien- » faits. Je suis criminel de penser que » ce Dieu m'a donné une âme immor- » telle, que cette âme sera punie si je » fais mal, et qu'elle sera récompen- » sée si je fais bien; de croire que ce » Dieu tout-puissant aime les hom- » mes qu'il a créés, supporte et laisse » vivre ceux qui le calomnient, fait » briller le jour et naître les mois- » sons pour le Scythe, pour le Perse, » pour le Syrien, pour tous ses en- » fans divisés entre eux sur la ma- » nière de l'adorer; qu'il pardonne à » l'ignorance, à la faiblesse, et déteste » la persécution. Voilà mes dogmes,

» ma croyance, ma religion. Frappez,
» mais épargnez ma fille: c'est moi
» seul qui l'élevai dans ces principes;
» punissez-moi de ses erreurs, par-
» donnez-lui.

» Non, s'écriait la jeune fille, c'est
» à moi de mourir, c'est à moi
» d'expirer à sa place. Eh! ne voyez-
» vous pas que mon père n'a plus
» que quelques jours à exister! moi,
» je suis jeune, je vous offenserai
» long-temps. Tournez sur moi vos
» glaives, trempez-les tous dans
» mon sang; mais pardonnez à un
» faible vieillard qui n'a pas besoin
» de vous pour mourir; épargnez-
» vous un crime inutile, et réunissez
» sur moi seule les tourmens que vous
» prépariez pour nous deux.»

Ces paroles, ce généreux combat, l'âge du vieillard, la beauté, la jeu-

nesse de sa fille, me firent une impression profonde. « J'absous ces coupables, m'écriai-je; ils seront bannis » de l'Assyrie, mais malheur à moi » si je versais leur sang ! » — « Le roi » l'ordonne, s'écrient alors mes sol» dats mutinés. Le roi condamne à » mort tout Mage qui n'abjure pas ses » détestables erreurs. Livrez-nous ces » coupables, ou vous êtes rebelle au » roi. »

Dans l'instant, la sédition s'accroît; chefs, soldats, tout se révolte. Un téméraire ose porter la main sur la jeune Mage, je le perce de mille coups; et regardant fièrement cette armée révoltée : « Retirez-vous sous » vos tentes, m'écriai-je d'une voix » terrible; allez attendre le châtiment » que je dois à votre insolence. » Dieu sans doute m'environnait dans ce mo-

ment. Tous ces soldats, tous ces chefs mutinés sont terrassés par mes paroles. Un silence profond règne dans toute l'armée; chacun se retire avec l'effroi sur le visage. Je fais conduire à mon pavillon le vieillard et sa fille, et mon esprit ne s'occupe plus que des moyens de les sauver.

Leur courage, leur tendresse l'un pour l'autre, la douceur et la beauté de la jeune Oxane, c'était le nom de cette vertueuse fille, m'avaient inspiré un intérêt plus vif et plus tendre que la pitié. Je ne quittai pas un seul moment Oxane et Hidaspe son père. J'avais résolu de périr ou de les sauver. Je voulus qu'ils reposassent pendant la nuit dans ma tente, et je plaçai des gardes que je croyais fidèles, pour veiller sur leurs jours et sur les miens : mais au milieu de la nuit

j'entends un tumulte effroyable, on s'attroupe, on s'arme, on s'avance vers mon pavillon; c'étaient mes soldats excités par leurs chefs, mécontens de moi depuis long-temps, et qui saisissaient l'occasion de se venger de ma sévérité.

Le vieux Hidaspe, tout en larmes, se jette à mes pieds: « O notre pro» tecteur s'écrie-t-il, vos jours sont » menacés, la sédition s'est rallumée, » vous n'avez qu'un moment pour » éviter ces furieux. Sauvez, sauvez » vos jours, ou ma fille et moi nous » allons nous livrer à ces tigres altérés » de notre sang. Mais plutôt fuyez » avec nous. Venez dans notre ca» bane; un chemin secret nous y con» duira. Venez, ou nous courons met» tre nos têtes sous le glaive de ces » révoltés. »

En disant ces paroles, il embrassait mes genoux, et Oxane m'entraînait hors de ma tente. La crainte de les faire périr en voulant essayer une résistance inutile, l'empire que la belle Mage avait déjà pris sur moi, tout me fit céder à leurs efforts. J'abandonnai cet affreux camp, et, suivant Hidaspe et Oxane, à travers une épaisse forêt, j'arrivai dans une cabane isolée, que la profondeur du bois dérobait à tous les regards.

Le fils d'Hidaspe, le frère d'Oxane, le jeune et tendre Pharasmin, errait en pleurant autour de cette cabane. Il cherchait son père et sa sœur; à peine il les aperçoit, qu'il s'élance en pleurant dans leurs bras. Il sait bientôt le péril qu'ils ont couru, ce que j'ai fait pour les sauver, et il tombe à mes pieds en les arrosant de ses lar-

mes. Je le relève, je l'embrasse, et dès ce moment résolu de vivre auprès d'Oxane, entre Hidaspe et Pharasmin, je commence à m'instruire de cette religion si abhorrée des autres peuples, sans être connue de ses persécuteurs. Le vieillard prend soin de me l'expliquer.

« Elle n'est pas difficile à com-
» prendre, me dit-il; elle n'a point
« de mystères, et ses lois sont dans
» le cœur. Vous voyez ce soleil, flam-
» beau du monde, père de la nature,
» bienfaiteur dela terre, qui serait in-
» féconde sans lui, ce soleil qui ja-
» mais ne cesse de vivifier et de pro-
» duire: voilà l'emblème de Dieu,
» voilà l'image de sa puissance et sur-
» tout de sa bonté. Nous adorons non
» cette image, mais dans elle son créa-
» teur. C'est là notre premier dogme.

» Aimer ce créateur, craindre sa jus-
» tice, espérer dans sa bonté, cultiver
» la terre, faire du bien aux hom-
» mes, de quelque religion, de quel-
» que nation qu'ils soient, voilà nos
» devoirs; et, dans le doute si une ac-
» tion est bonne ou mauvaise, s'en
» abstenir, voilà notre règle. »

Je restai saisi d'admiration en écoutant le vieillard. Une religion si sublime et si simple me parut la seule véritable, me sembla écrite dans le soleil. On la persécutait, c'était un titre de plus. Mon cœur fut séduit, mon esprit persuadé. J'embrassai une religion que des âmes pures professaient, et qui était détestée par des peuples corrompus. Je me fis Mage.

Dès ce moment, je me livrai sans réserve à un amour qui remplissait déjà mon cœur. J'adorais Oxane,

j'osai la demander à son père. Il garda le silence en m'écoutant. Sa tête tomba sur sa poitrine; Oxane pâlit; et Pharasmin se précipitant dans les bras d'Hidaspe : « Vous la lui devez, s'é» crie-t-il, il l'a sauvée, il a sauvé vos » jours; donnez-lui ma sœur, je le » demande, je l'exige. Nous serions » tous des ingrats si nous pouvions la » lui refuser. » Hidaspe et Oxane veulent parler, Pharasmin leur coupe la parole. « Mon ami, me dit-il, mon » bienfaiteur, elle est à toi; reçois» la des mains de son frère. » En disant ces mots, il saisit la main d'Oxane, qu'il joint avec la mienne; il tourne sur sa sœur des regards attendris, et je crus m'apercevoir qu'il dévorait des larmes amères. Oxane et Hidaspe faisaient eux-mêmes des efforts pour me dérober leurs pleurs;

j'en demandai la cause, on me la cacha: je l'attribuai au souvenir de quelque amant qu'Oxane avait peut-être perdu; et n'osant, par délicatesse et par amour, pousser plus loin mes questions, j'écartai de mon esprit tous les nuages qui pouvaient troubler mon bonheur.

Dès le lendemain, je devins l'époux d'Oxane. La bénédiction de son père suffit à ce nœud si saint. Pharasmin, qui l'avait lui-même couronnée de fleurs, sortit de la cabane à l'instant où elle prononça le serment de me garder sa foi. Vainement nous attendîmes, il ne revint plus; et le chagrin de sa perte fit un jour de deuil du jour de mon hyménée.

Je courus toute la forêt sans découvrir les traces de Pharasmin. Son père et sa sœur le pleuraient: je ne doutai

pas qu'il n'eût été enlevé par quelque parti d'Assyriens, et je voulais retourner à leur camp, pour mourir ou délivrer mon frère; mais Hidaspe et mon épouse m'arrêtèrent, ils m'imposèrent même la loi de ne plus parler de Pharasmin. « C'est renouveler un » mal sans remède, me dirent-ils; ne » prononcez plus ce nom si cher, qui » n'a pas besoin d'être répété pour » que nos cœurs s'en souviennent. »

Je vivais heureux et paisible avec l'épouse que j'adorais, l'armée des Assyriens s'était éloignée, les Mages respiraient un peu, et je n'avais d'autre tourment que de voir Oxane consumée d'une langueur qui flétrissait sa jeunesse. Vainement je l'interrogeais sur le chagrin secret qui la dévorait; elle m'en cachait la cause, et je redoublais de soins et de tendresse

pour soulager du moins ses maux.

Un jour un nègre demi-nu se présente à la porte de la cabane, et nous demande l'hospitalité. « Je suis Mage, » nous dit-il ; quoique né dans l'E- » thiopie, je sais la langue sacrée de » notre divin législateur ; je fus tou- » jours esclave, mais j'ai perdu mon » maître et je viens me donner à vous. » Acceptez-moi, je vous servirai ave » plus de zèle que si vous m'aviez » acheté. »

Ces paroles nous intéressèrent ; nous reçûmes ce malheureux, et jamais esclave, jamais ami n'a montré autant de zèle, d'intérêt et d'amitié que nous en témoigna ce nègre. Toujours assidu près de moi, près de mon épouse, il n'était heureux que lorsqu'il nous rendait des soins. Dès qu'il n'était pas occupé de nous servir, il

s'enfonçait dans la forêt, où je le surprenais quelquefois baigné de larmes. Sa santé, qu'il épuisait par ses veilles et par sa douleur, s'altérait tous les jours; et celle d'Oxane était d'autant plus chancelante, qu'elle portait dans son sein un gage de notre chaste amour.

Le fidèle esclave en redoubla de zèle auprès d'elle; mais au bout de quelques mois, il tomba dangereusement malade et fut bientôt à l'extrémité. Je m'étais attaché à lui, je lui rendis les soins d'un père, mais je ne pus le sauver. Quand il fut bien sûr de mourir, et de mourir dans peu d'instans, il fit appeler Hidaspe et Oxane; et lorsqu'ils furent près de lui : « Métrobate, me dit-il d'une » voix tendre et faible, je suis le » malheureux Pharasmin. » A ces

mots Hidaspe et mon épouse se précipitent dans ses bras, et le baignent de leurs larmes. — « Suspendez vos
» pleurs, leur dit-il, je n'ai qu'un in-
» stant à vous voir encore; écoutez-
» moi, Métrobate. J'adorais ma sœur;
» notre loi nous permet, nous prescrit
» même ces mariages où les sentimens
» de l'amour se joignent et se confon-
» dent avec ceux de la nature, où le
» cœur rassemble sur un même objet
» toutes ses facultés aimantes. Je de-
» vais être l'époux d'Oxane quand tu
» la demandas à Hidaspe. Je n'hésitai
» pas à la céder au sauveur de ses
» jours, au libérateur de mon père;
» mais le spectacle de ton bonheur
» me faisait trop de mal, je résolus
» de fuir la maison paternelle. Hélas
» je me connaissais mal. Je n'ai pu
» vivre sans Oxane. J'ai voulu la re-

» voir, mais sans en être connu,
» sans exposer sa vertu, ou redoubler
» son malheur, en ramenant à ses
» yeux celui qu'elle avait tant aimé.
» J'ai découvert une racine, dont le
» suc pressé sur la peau, la rend pa-
» reille à celle des noirs habitans de
» l'Ethiopie. Je me suis permis ce
» mensonge qui me procurait la dou-
» ceur d'être l'esclave de celle que j'a-
» dorais. Tant que j'ai vécu, personne
» n'a su mon secret; j'avais résolu de
» l'emporter au tombeau, mais à pré-
» sent que j'y touche, je trouverais
» trop douloureux d'y descendre sans
» qu'Hidaspe embrassât Pharasmin,
» sans que ma chère Oxane pressât
» encore une fois son tendre frère
» dans ses bras. Adieu, Métrobate;
» adieu, mon père; adieu, toi que j'ai
» tant aimée, toi que j'adore depuis

» les premiers jours de ma vie, toi
» pour qui je n'ai pu vivre, et à qui
» j'adresse mon dernier soupir. » En prononçant ces mots, il expira. Hidaspe se mit à pousser des cris douloureux, et Oxane perdit l'usage de ses sens.

Je secourus mon épouse, et je consolai son malheureux père; mais le coup était porté! Hidaspe, accablé de douleur, ne survécut guère à Pharasmin, et la triste Oxane semblait ne tenir à la vie que pour mettre au monde l'enfant qu'elle portait dans son sein. Ce moment arriva, et mon épouse me rendit père d'une fille et d'un fils à la fois. Je la perdis peu de jours après. A son heure dernière, elle embrassa ses deux enfans, m'embrassa moi-même, et mourut en prononçant le nom de Pharasmin. Ainsi

je restai seul, sans épouse, sans ami, sans consolateur, dans cette chaumière isolée où j'avais cru trouver le bonheur.

Mes deux enfans redoublaient mes maux par leurs cris; une chèvre leur donna son lait; mais je ne pouvais supporter la vue de cette cabane, qui me semblait toujours habitée par les mânes plaintifs d'Hidaspe, de Pharasmin et de ma chère Oxane, qui n'avaient été malheureux que par moi.

J'abandonnai ce désert. Je traversai l'Arabie, suivi de ma chèvre, et portant mes deux enfans dans mes bras. Mon projet était de quitter l'Asie, ou Sardanapale avait mis ma tête à prix. J'espérais trouver un asile chez les peuples hospitaliers de la Grèce ou de la Bétique. Je m'embarquai dans

cet espoir sur un vaisseau phénicien, qui partait de Tyr pour aller aux colonnes d'Alcide. Mais le malheur me poursuivait; le vaisseau, battu de la tempête, poussé par les vents dans la mer Adriatique, vint échouer sur les côtes des Frentaniens. Je me sauvai à peine avec mes deux enfans; je gagnai les montagnes des Marses, et je demandai un asile dans le premier village où j'arrivai. Hélas! à peine cet asile m'était accordé, que les cruels Péligniens, alors en guerre avec le peuple marse, surprennent ce village, le réduisent en cendres et pénètrent dans la maison où je dormais entre mes deux enfans. Les barbares! Je les ai vus massacrer mon fils dans son berceau; mes pleurs, mes cris, n'ont pu le défendre. Je ne sauvai que ma fille; je la couvris de mon corps,

je reçus les blessures que ces tigres lui destinaient ; et fuyant avec elle à travers l'incendie et les morts marquant mon chemin de mon sang et des larmes que je donnais à mon fils, j'arrivai dans ce vallon, où mes mains bâtirent cette cabane, où j'élevai mon Anaïs, ma chère Anaïs, unique et dernière consolation de quatre-vingts ans de douleurs. La voilà celle par qui seule je tiens à la vie, celle dont les traits, dont les vertus me rappellent chaque jour Oxane.

En disant ces mots, le vieillard se jette dans le sein d'Anaïs, et baigne de pleurs son visage.

Mais Leo, Leo, qui n'avait pas respiré pendant le récit de Métrobate, saisit sa main, qu'il presse dans la sienne ; et le regardant avec des yeux animés et remplis de larmes : « Ah !

» par pitié, lui dit-il, n'avez-vous pas » perdu avec le fils que vous pleurez, » l'image de sa tendre mère ? N'était-» elle pas dans son berceau ? Oui, » répond le vieillard étonné, une » émeraude gravée. — Embrassez vo-» tre fils, s'écrie Leo tombant dans » ses bras; je le suis, j'ai ce bonheur. » Voilà cette émeraude, que je porte » toujours avec moi; voilà le portrait » de cette Oxane tant aimée, qui a » tous les traits d'Anaïs. J'ai dans mon » sein la marque du poignard dont » les Péligniens me frappèrent; et » dès le premier jour où je vous ai vu, » j'ai senti mon cœur tressaillir : un » transport, un amour involontaire, » m'ont averti que je vous devais la » vie. »

Il dit, et le vieillard ne peut répondre, il examine le portrait; c'est

celui d'Oxane, il le reconnaît, il le presse sur son cœur; il veut parler, il demeure immobile; puis tout à coup ses yeux se ferment, ses forces l'abandonnent, il tombe évanoui dans les bras d'Anaïs et de Leo.

FIN DE L'ÉPISODE.

LETTRE

DU MARQUIS DE S.T-LAMBERT

A FLORIAN,

QUI L'AVAIT CONSULTÉ AU SUJET

DE NUMA. (*)

Vous m'avez engagé, Monsieur, à vous faire part de quelques idées que vous pourriez fondre avec les vôtres, ou substituer à quelques-unes. J'y con-

(*) *Note de l'éditeur.*—Je possède l'original.

sens et je vous les donne. Il y en a de communes, mais elles sont importantes, elles font partie de ce bon sens qui doit rédiger toutes les législations. Vous n'êtes pas obligé de présenter des vérités neuves, mais de rappeler des vérités qu'on oublie, et de les rendre sensibles par les charmes de votre style.

Il me semble que le premier entretien d'Anaïs et de Numa, doit rouler sur les principes des sociétés.

Anaïs pourrait dire à Numa :

« Tu vas régner sur un peuple qui
» ne cherche sa subsistance et sa ri-
» chesse que dans le brigandage de la
» guerre. Il est malheureux de son
» oisiveté; elle le rend inquiet, tur-
» bulent et féroce. Ton peuple est
» composé de deux nations souvent
» opposées; tes lois doivent tendre

» à les réunir et à les rendre labo-
» rieuses.

» Il faut les diviser en tribus com-
» posées à peu près également de Sa-
» bins et de Romains; c'est à ces tribus
» que tu proposeras tes lois; elles s'oc-
» cuperont, dès ce moment, d'un in-
» térêt commun, et cette occupation
» doit les réunir.

» Avant de proposer tes lois, il faut
» que tu te fasses à toi-même un ta-
» bleau de l'ordre social, et que tu ne
» le perdes jamais de vue. Tu le mon-
» treras à tes sujets. Alors les meil-
» leures lois se présenteront facile-
» ment à ton esprit et seront adoptées
» par ton peuple.

» Les hommes se rassemblent libre-
» ment en société, pour se procurer
» les secours nécessaires à leur sécu-
» rité, aux plaisirs et aux consolations

» de la vie. Du développement de » cette vérité tu verras naître toutes » les vérités politiques et morales.

» Une subsistance facile et assurée » doit être le premier effet des lois, » c'est à l'agriculture à la donner. Tu » dois regarder la classe des agricul- » teurs comme la plus utile, et il faut » l'honorer.

» L'agriculture, qui ne peut fleurir » sans les arts, les fait naître et les » récompense. Ces arts facilitent les » travaux champêtres, occupent et » nourrissent un grand nombre de » citoyens.

» Lorsque les champs et les coteaux » auront produit les grains, les vins, » les troupeaux qu'on leur deman- » dera, il se trouvera des hommes qui » porteront dans un canton riche en » blé, les productions d'un canton

» riche en troupeaux : ainsi com-
» mencera le commerce, qui ne peut
» augmenter qu'en proportion des
» progrès de l'agriculture.

» Lorsque tu auras pris les moyens
» d'avoir une agriculture, de l'indus-
» trie et du commerce, institue des
» magistrats qui feront régner sur
» toutes les classes d'hommes, les lois
» que tu auras établies pour assurer
» la propriété, la liberté et l'honneur
» de chaque citoyen.

» Que tes lois ne soient pas en grand
» nombre; souviens-toi que chaque
» citoyen doit avoir le temps de les
» étudier et de les connaître.

» Je ne te dis pas de créer dans tes
» états un corps de guerriers; il serait
» dangereux ou à toi ou à tes peuples.
» Que chaque citoyen en âge de porter
» les armes, apprenne à s'en servir,

» qu'il apprenne l'art et la discipline » militaires. »

Ici vous direz une partie de ce que vous avez dit sur les troupes romaines, en retranchant ce qui ne convient qu'aux troupes stipendiées et perpétuelles.

Après ce premier entretien, Numa reviendra faire d'autres questions, ou seulement rendre compte à la nymphe de ce qu'il aura fait.

Il se sera composé un sénat, qui sera le conseil du roi et de la nation, dans la conduite de la guerre ou de l'administration ordinaire, et qui décidera sans retour des différends entre les citoyens, mais qui renverra au peuple assemblé, les nouvelles lois à établir.

Il choisira ces sénateurs entre les plus estimables membres des familles du peuple et des familles nobles.

C'est parmi ces sénateurs qu'il choisira ses ministres.

Sa cour ne sera point fastueuse; il n'aura qu'un petit nombre de domestiques. Ses courtisans, les hommes qu'il admettra dans sa familiarité, seront les sénateurs les plus distingués dans leur ordre, des magistrats intègres, des guerriers illustres, de vertueux cultivateurs, d'habiles artisans, des commerçans connus par leur intelligence et leur bonne foi.

Il a quelque doute sur la noblesse; il craint qu'elle ne soit odieuse à son peuple, et quelquefois dangereuse à son autorité.

« Tu n'en as rien à craindre pour » ton autorité, dit Anaïs, tant que le » peuple décidera des lois, et que le » sénat sera composé indifféremment » de patriciens et de plébéiens.

» Il faut faire sentir à tes nobles
» que c'est à eux surtout qu'est confié
» l'esprit national, que c'est en eux
» qu'il doit vivre, et que ce sont eux
» qui doivent le répandre.

» Tu leur donneras des distinctions
» et non du pouvoir, et on aura soin
» de faire connaître que les honneurs
» qu'on leur rend, ne sont que des
» hommages rendus encore à la vertu
» de leurs pères. Que le patricien soit
» soumis comme le dernier des plé-
» béiens, au pouvoir de la loi, et le
» citoyen le trouvera son égal.

» Qu'une des distinctions accordées
» aux nobles, soit le pouvoir d'ad-
» mettre sous leur protection un cer-
» tain nombre de familles, sur le bon-
» heur et les mœurs desquelles ils
» veilleront sans cesse ; qu'ils portent
» à tes pieds les besoins de ces familles,

» et qu'ils soient flattés de cette belle
» prérogative.

» Ils font partie d'un peuple cul-
» tivateur, qu'ils soient cultivateurs;
» qu'ils soient plus occupés à féconder
» leurs campagnes qu'à embellir leurs
» demeures et leurs jardins. Donne-
» leur un genre d'habits qu'ils pour-
» ront seuls revêtir, et que cette dis-
» tinction leur tienne lieu de toutes
» celles de la vanité.

» Il est une distinction qu'ils doi-
» vent se donner, c'est d'aller plus tôt
» et plus long-temps à la guerre que
» le simple citoyen, et de s'y montrer
» avec plus de valeur.

» Enfin, veux-tu encore un moyen
» d'empêcher que le noble ne soit
» odieux à l'homme du peuple? que
» l'entrée dans le corps de la noblesse
» soit assurée au citoyen vertueux

» qui a rendu de grands services à
» l'État. »

Après ces entretiens, un des plus importans que Numa puisse avoir avec Egérie, c'est sur les impôts. Il demandera si un roi a le droit de lever des impôts, quel est le genre d'impôts le moins onéreux, et quelle est la mesure des sommes qu'on doit exiger du peuple.

Egérie, après avoir demandé la permission de consulter les dieux, lui répondra quelques jours après et lui dira :

« Un roi n'est que le premier ma-
» gistrat de la nation, auquel elle a
» confié le soin de défendre ses pro-
» priétés, ses droits et sa liberté. Il
» manque au premier de ses devoirs,
» s'il dispose des propriétés de son
» peuple sans le consulter. Il blesse le
» droit qu'a chaque citoyen de dispo-

» ser de ses biens, et il attente à la
» liberté en substituant, dans une ma-
» tière importante, sa volonté parti-
» culière à la volonté générale.

» La nation peut bien, pour quel-
» ques momens, remettre à un roi dont
» elle connaît l'équité et l'économie,
» le droit de lever les sommes qu'il
» juge nécessaires; chaque homme
» est maître de renoncer pour lui-
» même à une portion de ses droits,
» mais il ne peut y renoncer pour sa
» postérité.

» Un roi doit montrer au peuple les
» besoins de l'État, et ensuite lui de-
» mander des secours.

» En temps de guerre, l'impôt doit
» fournir aux frais de la guerre; en
» tout temps, il doit servir à payer ou
» à récompenser ceux qui, se consa-
» crant au service de la patrie, lui

» donnent une partie du temps et des
» soins qu'ils auraient donnés à leurs
» affaires. L'impôt doit fournir à
» toutes les dépenses qui peuvent ser-
» vir à augmenter l'activité de l'a-
» griculture et du commerce, à faire
» de belles routes, à creuser des ca-
» naux, à prêter ou donner des fonds
» à ceux dont les terres ne peuvent
» être mises en valeur sans des avan-
» ces considérables.

» Voilà l'emploi des impôts. C'est
» de la part du prince un abus de
» pouvoir que d'oser en prodiguer le
» produit à un vain faste, à ses plaisirs,
» à ses courtisans.

» Quant à l'impôt le moins onéreux,
» c'est, dans un état agriculteur, l'im-
» pôt sur les terres: celles du prince,
» du prêtre, du sénateur, du noble,
» doivent le payer. »

Vous pourrez placer ici une partie de ce que vous avez fait dire sur la religion, ou lui substituer ceci.

Anaïs pourra dire à Numa :

» Tu as affaire à un peuple superstitieux, il ne faut pas heurter ses préjugés; il faut t'en servir, non pour le subjuguer, mais pour le conduire à la vertu. Que la religion épure les mœurs, en attendant que les lois et la raison aient pu les former. Pour préparer ces momens, établis le culte du feu, cet élément qui anime et féconde la nature, ce premier et principal instrument du grand être; dispose peu à peu ton peuple à l'adoration d'un être suprême qui punit l'injustice et récompense la vertu. Mais puisque ce peuple a besoin d'adorer des divinités subalternes, que ces divinités

» soient des vertus personnifiées. La
» sagesse sera Minerve, qui protégera
» les sages; le courage guerrier sera
» honoré sous le nom du dieu Mars;
» la propriété sera respectée sous le
» nom du dieu Terme; la justice sous
» celui de Thémis. Bâtis un temple
» à la bienveillance universelle, à cette
» première des vertus, cette source de
» toutes les vertus. »

Numa fait ensuite à la nymphe des questions sur le culte et sur l'état des prêtres. « Le culte, dit-elle, doit être
» à la fois imposant et agréable; qu'il
» attire à la religion par des fêtes
» riantes et pompeuses, qu'il unisse
» les hommes; et si dans l'assemblée
» des tribus, tes sujets se trouvaient
» des concitoyens, que dans les tem-
» ples ils se regardent comme des
» frères.

» Que les fêtes soient rares; il faut » qu'elles délassent l'homme de ses » fatigues, et non pas qu'elles le dé- » tournent du travail.

» Quant aux prêtres, ils doivent » être choisis dans les différens or- » dres de la nation, mais ils ne doi- » vent jamais faire un corps à part; » ils ne seraient plus citoyens, ils ne » seraient que les favoris et les inter- » prètes des dieux, et prétendraient » tous les jours à quelques nouvelles » prérogatives. »

Numa fera sur la guerre une question importante que Montesquieu n'a pas résolue en philosophe.

Il demandera s'il n'est pas permis d'attaquer une nation voisine qui devient journellement plus puissante, et pourrait vous attaquer un jour avec avantage. La nymphe répondra :

« Si vous étiez une nation faible,
» je vous dirais: unissez-vous à des
» alliés qui auront intérêt de vous dé-
» fendre; mais Rome est un des plus
» puissans états de l'Italie, et vous n'a-
» vez guère à craindre que les Etrus-
» ques et les Volsques. Ils augmen-
» tent leurs forces de jour en jour;
» mais c'est par de bonnes lois, par
» une excellente agriculture et par
» des progrès dans les arts. Voulez-
» vous ne les plus redouter? devenez
» aussi forts qu'eux par les mêmes
» moyens. Il arrive trop souvent que
» les nations alarmées de la force de
» leurs voisins, cherchent à les affai-
» blir et se mettent au hasard de s'af-
» faiblir elles-mêmes. Ce système de
» destruction est trop universel, et il
» fait le malheur du monde. Celui
» que je propose en ferait la félicité.

» Il est encore pour une grande na-
» tion, un autre moyen d'assurer sa
» sécurité, c'est d'affermir l'opinion
» qu'elle désire la paix. Alors elle
» trouvera des alliés fidèles; le puis-
» sant craindra de l'avoir pour enne-
» mie, le faible voudra obtenir son
» amitié.

» Ne croyez pas que pour avoir de
» braves défenseurs il faille souvent
» faire la guerre. Un peuple bien
» gouverné, un peuple agriculteur
» et formé aux exercices militaires,
» est toujours prêt à combattre pour
» défendre le gouvernement qu'il
» aime, la patrie où il est heu-
» reux. »

Numa fera ensuite quelques questions sur la manière de ne point se tromper dans le choix de ses ministres. « Préfère, lui dit Égérie, parmi les

» sénateurs, ceux à qui les avantages
» de la patrie sont les plus chers;
» qu'ils n'aient point les préjugés de
» leur état, qu'ils ne soient ni nobles,
» ni plébéiens, ni magistrats, ni prê-
» tres, ni guerriers, mais romains.
» Il manque toujours quelque chose
» à la justesse et à l'étendue d'esprit
» de l'homme d'État qui est dominé
» par d'autres passions que celle du
» bien public, même par la passion
» de la gloire. »

Numa demandera enfin quelle éducation il fera donner à la jeunesse romaine. « C'est, répondra Égérie,
» l'affaire de leurs parens, laisse-les
» agir; ton gouvernement doux, sé-
» vère et patriotique, ton culte épuré,
» vont inspirer aux Romains l'amour
» du travail et celui du bien public:
» ils transmettront ces qualités à

» leurs enfans. C'est chez les nations
» où règnent l'oisiveté, l'oppression,
» de mauvaises lois, une vile super-
» stition, qu'il faut une éducation
» recherchée. »

J'ai trouvé, je crois, une manière de corriger ce que Mme d'Houdetot a très justement critiqué. Qu'Anaïs ou Zoroastre disent à Numa, qu'il n'y a qu'un dieu, qui agit tantôt sous le nom de Minerve, ou de Mars, ou de Cérès, tantôt sous celui d'Oromaze; qu'il y a peut-être des divinités subalternes qu'en Perse on appelle des Génies, et auxquelles en Grèce, en Italie, on donne d'autres noms; que le fond des religions est partout à peu près le même; que la différence est dans les noms et dans le culte; mais que les peuples grossiers comme les Romains, tiennent beaucoup à ces

noms et à ce culte, et qu'il ne faut point que Numa blesse leurs préjugés en épousant une femme qui pourrait être soupçonnée de les mépriser.

St.-Lambert.

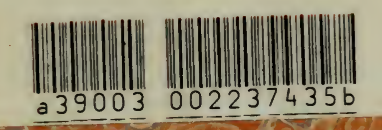
FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

DU TOME TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.


a39003 002237435b

